

**Chapitre 2**  
**de**  
*Bakounine politique, révolution et contre-révolution en Europe centrale,*  
**Éditions du Monde libertaire, 1991**

## **CHAPITRE 2**

### **BAKOUNINE ET LA RÉVOLUTION**

#### **DE 1848 EN ALLEMAGNE**

Le texte qui nous servira de référence sur l'activité de Bakounine pendant la révolution de 1848-1849 en Allemagne est un écrit connu sous le nom de « Confession de Bakounine », rédigé en 1851, c'est-à-dire très peu de temps après les événements qui y sont décrits. Mais avant de poursuivre, il convient de s'interroger sur la validité de ce texte, eu égard aux conditions dans lesquelles il a été rédigé<sup>1</sup>.

#### **I. – La « Confession » de Bakounine**

Arrêté deux ans plus tôt en Allemagne, extradé en Autriche, puis en Russie, Bakounine est enfermé depuis deux mois dans la forteresse Pierre-et-Paul à Saint-Pétersbourg. Il reçoit la visite du comte Orloff, ministre de l'Intérieur, qui lui demande au nom du tsar d'écrire le récit de sa vie, non comme à un juge mais comme à un confesseur. L'intention du tsar est évidemment d'obtenir du prisonnier des révélations sur ses relations avec le mouvement révolutionnaire européen et particulièrement sur les Russes et les Polonais. Orloff fait comprendre à Bakounine qu'il restera en prison toute sa vie. Le révolutionnaire finit par accepter, non sans certaines arrière-pensées, l'offre qui lui est faite.

La « Confession » se présente comme un récit autobiographique bien structuré – ce qui est rare chez Bakounine – entre-coupé de parenthèses

---

<sup>1</sup> Les références aux œuvres de Bakounine sont, sauf indication contraire, extraites de ses Œuvres publiées aux éditions Champ libre, tomes I à VIII. Le chiffre en romain indique le tome, celui en arabe indique la page.

dans lesquelles l'auteur sacrifie aux formes requises par l'étiquette et où il fait preuve d'humilité, rend hommage à la clémence du souverain, reconnaît ses fautes, ses péchés et implore le pardon. L'objectif que poursuit le prisonnier est clairement exprimé : il demande au tsar de ne pas « pourrir dans la réclusion perpétuelle en forteresse » et réclame le privilège de faire des travaux forcés. La valeur réelle de la contrition de Bakounine doit être jugée par le contenu d'une lettre qu'il fit parvenir clandestinement à sa famille en février 1854 : « Je sens que mes forces s'épuisent, dit-il, mon âme est forte encore, mais mon corps s'affaiblit. » « Mon moral tient encore ; ma tête est lucide malgré tous les maux qui lui font un siège en règle ; ma volonté, j'espère, ne fléchira jamais... » « Vous ne comprendrez jamais ce que c'est que de se sentir enterré vivant. »

Cette intelligence débordante de vitalité est hantée surtout par une idée affreuse : « celle de l'idiotisme qui est fatalement au bout d'une pareille existence. » Ses forces physiques sont brisées et il craint que ce ne soit bientôt le tour de ses forces intérieures. La seule idée qui le retient du suicide, dit-il enfin, est l'espoir de « pouvoir recommencer ce qui m'a déjà amené ici, seulement avec plus de sagesse et plus de prévoyance peut-être, car la prison a eu au moins ceci de bon pour moi, qu'elle m'a donné le loisir et l'habitude de réfléchir, elle a pour ainsi dire solidifié mon esprit ; mais elle n'a rien changé à mes anciens sentiments, elle les a rendus au contraire plus ardents, plus résolus, plus absolus que jamais et désormais tout ce qui me reste de vie se résume en un seul mot : la liberté<sup>2</sup>. »

Il ne fait pas de doute que ces lignes donnent toute la mesure du « repentir » réel de Bakounine. En 1854 éclate la guerre de Crimée et, craignant qu'à la faveur des événements le prisonnier ne soit délivré, le gouvernement le fait transférer à Schlüsselbourg. Bien plus tard Bakounine racontera à James Guillaume les conditions de sa détention : il était atteint du scorbut et son estomac complètement délabré ne pouvait plus accepter que les choux aigres hachés. Mais surtout Bakounine craignait de finir comme Silvio Pellico, ce poète italien arrêté en 1820 pour ses relations avec les Carbonari et qui, devenu mystique en prison, avait perdu la haine de ses bourreaux et l'esprit de révolte. Pour ne pas sombrer dans la folie Bakounine compose de tête un drame lyrique sur le thème de Prométhée...

En dehors de concessions de forme – humilité, remords affichés –, y a-t-il dans le contenu de la Confession des éléments qui justifieraient les accusations de trahison qui ont pu être portées contre Bakounine ? Dès le début du texte l'auteur s'engage à ne dire que la vérité, mais il demande au tsar de ne pas espérer de lui qu'il confesse les péchés commis par d'autres :

« Vous désirez avoir ma confession ; mais vous ne devez pas ignorer que le pénitent n'est pas obligé de confesser les péchés d'autrui. Je n'ai de sauf que l'honneur, et la conscience de n'avoir

---

<sup>2</sup> *Bakounine et les autres*, 10/18, p. 189-191.

jamais trahi personne qui ait voulu se fier à moi, et c'est pourquoi je ne vous donnerai pas de noms. » (Confession)

En marge de ce passage le tsar nota que cette réserve détruisait toute la valeur de la Confession. « S'il sent le poids de ses péchés, seule une confession sincère et complète et non une confession sous condition peut être considérée comme telle. » Par cette note c'est le tsar lui-même, en somme, qui donne au « repentir » de Bakounine son sens réel. De fait, lorsque le prisonnier cite des noms, il précise que ceux-ci figurent dans les actes d'accusation et que les faits qu'il évoque sont connus. Ou encore il indique que les intéressés ont fui en Amérique, c'est-à-dire qu'ils sont hors d'atteinte. Dans les autres cas, il déclare qu'il ne révélera pas les noms... Ainsi les préalables posés par Bakounine, ajoutés à ce qu'on sait de son tempérament, permettent de considérer que la Confession constitue un document fiable sur les événements qui sont relatés. Ce texte fourmille d'analyses sur la situation politique de l'Europe entre 1840 et 1849. Bakounine décrit ses prises de position à l'époque en insistant un peu trop, sans doute, sur le fait qu'il était isolé, qu'il n'avait pas de contacts, qu'il n'entretenait aucun rapport avec les Russes, qu'il ne cherchait pas à les convertir à ses idées. Si le gouvernement russe a eu l'impression du contraire, dit-il, c'est le résultat d'un malentendu. Bakounine ne cache aucunement ses intentions en ce qui concerne la révolution en Europe et en Russie. Sous le prétexte d'avouer ses égarements passés, il fait une description de la dégénérescence de l'Etat, de la classe dominante et de la bureaucratie russes telle qu'aucun tsar n'a pu en lire, et qui dément ses protestations d'ignorance concernant la société de son pays.

En 1875, dans « Le socialisme révolutionnaire en Russie », Bakounine écrira :

« Aucun souverain de l'empire pétersbourgeois n'a jamais voulu s'enquérir de la vérité, ni même en entendre parler. L'empereur Nicolas se mettait tout bonnement en fureur toutes les fois qu'un serviteur malhabile mais honnête – phénomène rare partout, mais surtout en Russie – osait soulever, d'une main timide, un coin de ce voile officiel qui recouvre si mal les réalités monstrueuses de l'empire. Il ne souffrit même pas qu'on lui parlât des tromperies et des vols dont il était lui-même la victime. »

Sans aucun doute, Bakounine pensait-il, en écrivant ces lignes vingt-trois ans après sa Confession, à ce que lui-même avait écrit à l'empereur.

En lisant la Confession, on a l'impression que Bakounine cherche à compenser son refus de dénonciation – « mais je vous en supplie, Majesté, n'exigez pas que je vous cite des noms » – par l'abondance de précisions sur ses intentions. La quantité de ces détails aggravants apparaît comme un masque pour l'absence de dénonciation. Ne pouvant nier la participation de deux complices arrêtés eux aussi, les frères Strak, Bakounine jure qu'à part eux il n'a jamais entraîné personne, et il se rend responsable de les avoir arrachés à leurs « pacifiques occupations ». « Si

je pouvais aujourd'hui alléger leur sort en aggravant le mien propre, j'aurais avec joie supporté moi-même le poids de leur condamnation », dit-il.

On peut considérer que le texte de Bakounine est fiable pour ce qui concerne les événements qu'il décrit et les intentions qu'il révèle avoir eues pendant les deux années de révolution. Mais il faut garder à l'esprit que si ce qu'il dit est vrai, il ne dit pas tout.

## **II. – En Allemagne**

En novembre 1847 Bakounine, malade, reçoit la visite de deux jeunes Polonais venus lui demander de prendre la parole à une réunion commémorant la révolution polonaise de 1831. Bakounine accepte. Dans ce discours il développe l'idée qu'il y a un lien entre la conquête de la démocratie en Russie et celle de l'indépendance nationale de la Pologne. Surprenante nouveauté. L'ambassadeur de Russie à Paris demande au gouvernement français de dissoudre les associations polonaises et d'expulser Bakounine. Le 14 décembre Bakounine est prié de quitter le territoire. Il se rend à Bruxelles, où il s'ennuie à mourir.

En février 1848, la révolution éclate à Paris, des barricades s'élèvent. Quelques jours suffiront pour qu'elle s'étende à Milan, Vienne, Venise, Berlin. Même le tsar ne se sent pas en sécurité.

La république a triomphé à Paris. Bakounine est alors à Bruxelles, il emprunte le passeport d'un ami, et part. A la frontière, les trains ne fonctionnent plus. Il lui faudra trois jours de marche pour parvenir dans la capitale française. A Paris les ouvriers en armes contrôlent les barricades. Bakounine dort très peu, sur la paille, le fusil entre les bras, parmi les miliciens. Dès l'aube il parcourt la ville, participe aux réunions, aux manifestations, prend la parole pour défendre aussi bien l'égalité des salaires que la liberté des Slaves.

Le nouveau préfet de police, Caussidière, un ancien de l'insurrection de Lyon de 1834, déclare alors : « Quel homme ! quel homme ! Le premier jour de la révolution il fait tout simplement merveille, mais le deuxième jour il faudrait le fusiller. » Mais très vite Bakounine se rend compte que la révolution s'enlise. Pour se maintenir il faut qu'elle aille de l'avant. Il comprend que la réaction n'est pas abattue, que la bourgeoisie républicaine s'oppose de plus en plus aux ouvriers. Le bruit court que Bakounine est l'organisateur d'une manifestation ouvrière, le 17 mars, en riposte à une manifestation bourgeoise.

Cependant, la préoccupation essentielle de Bakounine, à cette époque, est la question slave. La révolution européenne ne peut être complète si elle ne s'accompagne pas également de l'émancipation nationale des Slaves. Les démocrates sont alors tous d'accord sur un point : la Russie est le centre de la réaction en Europe. Certains, comme Marx, pensent que l'Europe doit lui faire la guerre. Bakounine est d'accord sur le principe,

mais il objecte qu'il est indispensable d'éviter qu'elle ne renforce le nationalisme russe. La solution, dit-il, est de soulever les Russes eux-mêmes contre le tsar. Bakounine pense que la tâche la plus urgente de l'heure est d'appuyer la révolution polonaise ; aussi propose-t-il au gouvernement provisoire d'aller en Pologne pour y faire de la propagande. Le gouvernement provisoire est trop content de profiter de l'occasion pour se débarrasser d'un personnage aussi encombrant. Muni d'un petit pécule qui lui a été remis et de deux passeports, l'un à son nom, l'autre à un nom d'emprunt, Bakounine part pour la Posnanie.

Il arrive à Francfort au début d'avril. La ville est animée par une foule venue de tout le pays pour assister à la cession du préparlement. Il fait la connaissance de nombreux démocrates et tente de « trouver un sens au chaos allemand et ne serait-ce qu'un embryon d'unité dans cette nouvelle tour de Babel » (Confession). Il se rend à Mayence, Mannheim, Heidelberg, assiste à de nombreuses réunions populaires, fréquente les clubs, rencontre la plupart des chefs du soulèvement badois.

Il s'arrête à Cologne avant de se rendre à Berlin, puis à Breslau. Là il tente sans succès de se lier à des Polonais mais, en revanche, rencontre de nombreux Allemands auprès desquels il jouit d'une grande popularité, grâce à laquelle il réussit à faire de Ruge l'élu de la ville à l'assemblée de Francfort.

Arnold Ruge, qui raconte l'anecdote, assistait à Leipzig à une assemblée générale des sociétés patriotiques qui devaient établir la liste des candidatures à l'assemblée de Francfort. On lui transmet un billet de Bakounine qui attendait dehors dans un fiacre. Ruge proteste que s'il s'absente il sera rayé de la liste des candidats. « Viens donc, mon vieil ami, rétorque Bakounine, nous boirons ensemble une bouteille de champagne, et laisse-les voter comme ils veulent. Il ne sortira rien de tout cela...<sup>3</sup> »

Le Russe fit à son ami un compte rendu de la situation à Paris : le mouvement a perdu de sa force, en France on ne comprend rien à la révolution allemande et slave. Les forces hostiles à la révolution progressent. Ruge est alors informé que sa candidature n'a pas été retenue, et Bakounine le console en lui assurant que lorsque la révolution slave sera déclenchée, il le dédommagera de l'ingratitude des philistins. Les deux hommes passèrent alors la soirée en « bonne humeur et en espièglerie ». Sache bien, dit Bakounine, que « ce que tu refuses de l'instant présent, aucune éternité ne te le rendra ».

Peu après, Ruge reçut de Breslau une lettre de son ami : « Le parti démocratique, raconte Ruge des années plus tard, avait accueilli avec enthousiasme mon manifeste électoral et avait décidé – sur ses instances – de me choisir pour représenter Breslau à Francfort. »

Bakounine est déçu par l'Allemagne. Le pays est calme, seuls les esprits semblent bouillonner. Il ne prend pas au sérieux les

---

<sup>3</sup> *Op. cit.*, Faut-il voir dans la constatation que fait Bakounine de l'impuissance du pré-parlement de Francfort un signe précurseur de son antiparlementarisme ?

révolutionnaires allemands. « Il y avait beaucoup de bruit, de chansons, de consommation de bière et de hâbleries. » Les clubs, ajoute-t-il, ne servaient qu'à des exercices de rhétorique. Seuls les ouvriers et les paysans du Sud remuent. Bakounine passe le mois de mai dans l'inaction la plus totale. De mauvaises nouvelles lui parviennent : des émeutes, vite réprimées, ont éclaté en Pologne contre l'élément allemand. Ses analyses sur les dangers de réactions nationalistes contre les Allemands sont vérifiées. Il se rend compte que la lutte commune des Allemands et des Polonais pour la démocratie est impossible.

### **III. – Le Congrès slave**

Bakounine commence à douter du succès de la révolution. La défaite des démocrates de Paris semble une confirmation du reflux révolutionnaire qui s'était déjà amorcé. Il décide d'aller au congrès slave qui doit se tenir à Prague. Bakounine écrit en 1851 que l'importance de ce congrès tenait à ce qu'il constituait « la première entrevue, la première prise de contact, la première tentative de réunion et d'entente des Slaves ». Quant au congrès lui-même, ajoute-t-il, il fut « résolument creux et vide de sens ».

Le congrès s'ouvrit le 2 juin 1848 ; 340 invités s'y rencontrèrent, surtout des Tchèques et des Slovènes, une centaine de Polonais et des Slaves du Sud, et deux Russes, dont Bakounine. L'autre Russe disparaîtra rapidement de la circulation.

Les modérés qui dominaient le congrès ne remettaient pas en question la monarchie autrichienne. Le « parti tchèque semi-officiel, mi-Slave, mi-gouvernemental », dit Bakounine, voulait sauver la dynastie, le principe monarchique et l'intégrité de la monarchie autrichienne. Celle-ci se trouvait dans une position difficile ; l'empire avait failli « se décomposer en ses éléments multiples ». Le monarque de cette « prison des peuples » est réfugié avec sa cour à Innsbrück, tandis que le gouvernement central de Vienne, « démocratique », prétend continuer à exercer son pouvoir sur toutes les nationalités. Palacky et d'autres chefs tchèques étaient restés secrètement en relation avec l'empereur.

Les Italiens se soulèvent, les Magyars aussi, ainsi que les démocrates d'origine allemande. Le gouvernement dynastique, abandonné de tous et presque privé de tous moyens, « voulut chercher son salut dans le mouvement national des Slaves » (Confession). Le parti tchèque réclamait une constitution, le transfert de la capitale de Vienne à Prague, « ce qui fut effectivement promis avec l'intention délibérée de ne pas tenir cette promesse », et la transformation de la monarchie autrichienne en monarchie slave, « de sorte que désormais ce ne seraient plus les Allemands ni les Magyars qui opprimeraient les Slaves mais l'inverse ».

Bakounine cite à l'appui de sa thèse un passage d'une brochure que Palacky publia à l'époque :

« Nous voulons tenter d'effectuer un tour d'adresse, c'est-à-dire de ranimer, de guérir, et de réformer de la manière la plus profonde de la monarchie autrichienne, sur notre terrain slave et avec l'aide de notre force slave. »

Bakounine ajoute que le parti tchèque tenta, en plus, de « ménager à son profit une sorte d'hégémonie tchèque et sanctionner, parmi les Slaves mêmes, la prédominance de la langue et de la nationalité tchèques » ; qu'il avait l'intention de s'adjoindre la Moravie, la Slovaquie, la Silésie autrichienne et la Galicie. Bakounine consacre plusieurs pages de sa Confession à une analyse des contradictions internes aux Slaves, dont le contenu, s'il avait été connu d'Engels trois ans plus tôt, aurait évité à ce dernier certains propos malheureux sur les illusions que se faisait Bakounine à propos du congrès.

Les Slovaques, dit Bakounine, les Silésiens et les Polonais s'opposaient aux Tchèques ; les Ruthènes s'opposaient aux Polonais qui ne voulaient pas reconnaître leur droit. Les Slaves du Sud « indifférents à toutes ces chamailleries », préparaient la guerre contre la Hongrie et exhortaient les autres Slaves à ajourner tous les problèmes jusqu'au renversement des Magyars. Les Polonais, favorables à une Hongrie forte et indépendante, offraient leurs services de médiateurs que les Slaves du Sud et les Magyars refusaient. « Bref, chacun tirait la couverture à soi, chacun voulait transformer les autres en un marchepied sur lequel il monterait pour s'élever. » (Confession.)

Cette description ressemble étonnamment à celle d'Engels lui-même : « L'année 1848 suscita la plus effroyable confusion dans l'Autriche en faisant s'affronter les divers peuples assujettis l'un par l'autre au profit de Metternich. Les Allemands, les Magyars, les Tchèques, les Polonais, les Serbes entrèrent en conflit les uns avec les autres, tandis qu'à l'intérieur de chacune de ces nations se déchaînait la lutte entre les diverses classes sociales <sup>4</sup>. »

Bakounine rappelle qu'à l'origine, Palacky, le principal dirigeant du congrès, entendait n'accepter que les Slaves autrichiens, les non-autrichiens ne devant y assister qu'à titre d'invités. Cette définition fut cependant refusée. Miklos Molnar dit à ce sujet que les positions défendues furent plus austro-slaves que panslaves, et que les « mouvements nationaux tchèque, slovaque et croate se sont vite opposés par la suite à la révolution hongroise et ont apporté, de diverses façons, leur soutien au gouvernement de Vienne » <sup>5</sup> ce qui n'empêchait pas les Polonais d'entretenir des relations avec les Hongrois : « Presque personne n'envisageait la question slave dans son ensemble », se plaint Bakounine, qui expose les principaux points sur lesquels il est intervenu :

---

<sup>4</sup> Engels, « La lutte des Magyars », *La Nouvelle Gazette rhénane*, Editions sociales, T. I, p. 218.

<sup>5</sup> Miklos Molnar, *Marx, Engels, les relations internationales*, coll. Idées, pp. 84-85.

– Le congrès ne vise pas à discuter d'« intérêts provinciaux » ni d'affaires particulières : il s'agit de la première réunion slave, il s'agit de poser les fondements d'une nouvelle vie slave ;

– Si le congrès n'est qu'une réunion de Slaves autrichiens, il n'a pas le droit de se donner le nom de congrès slave ;

– Mais surtout, Bakounine met les participants en garde contre la tentation de succomber aux promesses de la dynastie autrichienne comme à celles de la dynastie russe : nombreux, dit-il, sont ceux qui comptent sur l'appui de l'Autriche ; elle vous prodigue flatteries et promesses parce qu'elle a besoin de vous, mais elle se parjurera dès qu'elle en aura le pouvoir ; et même, elle ne se contentera pas d'oublier vos services, « elle se vengera sur vous de sa honteuse faiblesse passée, qui l'a obligée à s'humilier devant vous et à flatter vos exigences séditionnelles. »

– Mais si par ailleurs la dynastie autrichienne accède aux désirs du parti tchèque, celui-ci n'a rien à gagner à transformer un Etat à demi allemand en un Etat à demi slave : « d'opprimés, vous vous transformerez en oppresseurs, de gens animés par la haine, en maîtres haïs » ; la minorité slave tchèque se coupera de la majorité slave, tout espoir de réunification des Slaves sera anéanti. L'unité et la liberté slaves, conclut Bakounine, sont impossibles autrement que par la destruction totale de l'empire d'Autriche.

– « Ceux qui comptent sur l'aide du tzar de Russie pour instituer l'indépendance slave ne sont pas moins dans l'erreur », car la Russie est alliée à l'Autriche pour empêcher l'émancipation des peuples dominés par l'empire des Habsbourg. Les Slaves démocrates n'ont aucune place dans l'empire russe, ils y trouveraient « la mort, l'obscurité et un labeur d'esclaves » ; « il serait insensé pour les Slaves d'attendre le salut et l'aide de la Russie » (Confession). La seule chose qu'ils puissent faire est de se regrouper en dehors de la Russie, sans l'exclure, en attendant sa libération. L'exemple des Slaves non russes entraînera peut-être la libération du peuple russe.

Bakounine se heurte à Prague à deux tendances réactionnaires : l'une veut transformer la monarchie autrichienne en monarchie slave dans laquelle les Tchèques joueraient le rôle hégémonique ; l'autre veut rattacher les terres slaves d'Autriche à la Russie. Les deux solutions, pense-t-il, seraient une catastrophe pour le mouvement démocratique.

Richard Wagner rapporte que la sensation produite par Bakounine à Prague était due à l'appel qu'il avait adressé aux Tchèques et dans lequel il leur conseillait de ne pas chercher secours auprès des Russes contre la germanisation qui les inquiétait, mais bien plutôt de se défendre par l'épée et par le feu de l'influence de ces Russes comme de tout autre peuple tyrannisé par le despotisme<sup>6</sup>.

Bakounine se contente de dresser les grandes lignes de son projet politique dans la Confession. Ce projet, dit-il, était « d'inspiration démocratique », il laissait « une vaste initiative aux différences nationales

---

<sup>6</sup> Arthur Lehning, *Bakounine et les autres*, p. 141.

et provinciales dans tout ce qui concernait la direction administrative, tout en prévoyant certaines définitions essentielles et obligatoires pour tous ». Ainsi, pour ce qui concerne la politique intérieure et extérieure, « le pouvoir était remis en concentré dans les mains du gouvernement central ». Bakounine ajoute qu'il visait à la fondation d'une « République slave une et indivise, fédérale sur le seul plan administratif et centralisée sous le rapport politique ».

La vision de Bakounine est tout à fait réaliste en ce sens qu'elle part d'une vision objective de la situation des Slaves. Qu'elle fût réalisable est une autre affaire. Il pense en effet que ce projet permet de « noyer » dans l'union slave – le mot est de lui – les prétentions égoïstes et ambitieuses des Tchèques et des Polonais. Pessimiste sur l'issue des événements il conseille au congrès de profiter de la faiblesse temporaire de la cour d'Innsbrück pour exiger les mêmes concessions que celles qui ont été accordées aux Magyars, notamment des troupes slaves commandées par des officiers slaves, des finances slaves. Il conseille également de négocier avec la Hongrie au nom des Slaves unifiés. Bakounine sait que les Slaves ont besoin d'alliés. Il montre, statistiques en mains, que la Hongrie dominée par les Allemands domine elle aussi des millions de Slaves. Mais il pense en 1848 qu'une alliance des Slaves avec les Magyars est souhaitable pour modifier l'équilibre des forces contre l'Autriche, et qu'une solution négociée sera possible une fois l'ennemi commun abattu. Que les choses ne se soient pas passées ainsi ne retire rien au fait que son analyse pouvait être parfaitement fondée.

Il est clair cependant que le congrès ne peut parvenir à une solution concrète. En vain Bakounine clame-t-il que ce ne sont pas les peuples l'ennemi mais les princes d'Allemagne et le tsar ; en vain montre-t-il que la seule chance pour que les Slaves réalisent leurs aspirations nationales est la révolution faite côte à côte avec les autres forces démocratiques d'Europe, et en particulier les démocrates allemands. Le congrès slave de Prague se termine sans qu'aucun des objectifs fixés soit atteint.

Ce n'est pourtant pas sans raison que Benoît Hepner écrit : « Il serait erroné de considérer le Bakounine de l'époque comme un rêveur obstiné, faisant fi des nécessités politiques. Il s'avéra plutôt à Prague un tacticien de grande classe. <sup>7</sup> »

Le jour de la clôture du congrès, une émeute éclata, qui se transforma bientôt en insurrection. Les manifestants s'emparent de l'arsenal et s'arment. Les troupes quittent le centre de la ville. La bataille dure cinq jours. Bakounine est opposé à cette insurrection, dont il pense qu'elle est vouée à l'échec. « J'exhortai les étudiants, dit-il, à renoncer à cette entreprise irréaliste et à ne pas donner à l'armée autrichienne l'occasion de remporter une victoire facile. » Le général Windischgraetz, ayant exaspéré la population par des provocations, n'attendait que l'occasion pour donner à l'Europe, « après tant de défaites infamantes, le premier exemple de victoire de la troupe sur les masses révoltées ».

---

<sup>7</sup> *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, éd. Marcel Rivière, p. 253.

Ne pouvant empêcher l'insurrection, Bakounine y prend part, sans réussir pourtant à instaurer un commandement ni à discipliner les insurgés, à qui il avait conseillé de renverser le conseil municipal qui menait des pourparlers secrets avec le prince-général Windischgraetz, et d'instaurer un comité militaire doté des pleins pouvoirs.

Faute d'accord avec les démocrates allemands de Prague l'insurrection apparaît comme un mouvement spécifiquement tchèque, donc anti-allemand. De fait, les Allemands de Prague se sentent menacés et prennent les Autrichiens pour des sauveurs. La défaite des Tchèques devant les forces conjointes des troupes autrichiennes et de la population allemande est inévitable. Ce qui n'est qu'un effroyable malentendu sera célébré peu après par Engels comme une victoire de la civilisation et du progrès historique.

Comme cela est souvent le cas, la conclusion de Bakounine dans cette affaire procède d'un raisonnement étonnamment proche de celui de Marx tout en se situant dans des perspectives radicalement différentes. Sur le fond, la constatation est la même : la clé de la révolution européenne est à l'Est. Mais alors que Marx et Engels pensent que le foyer de la réaction est dans les pays slaves et qu'il faut leur faire la guerre, Bakounine affirme que le sort de la révolution en Europe ne peut se dissocier d'une solution au problème national slave et qu'il faut trouver un moyen d'unifier la lutte des Slaves pour l'identité nationale à la lutte des Allemands pour la démocratie.

Kaminski résume ainsi le point de vue de Bakounine à cette période : « Plus que jamais il est prouvé que la révolution ne peut vaincre dans un seul pays, qu'elle est condamnée à reculer de ses positions avancées si elle ne marche pas partout au même pas, et qu'il faut par conséquent pousser le mouvement en Allemagne et arracher à la réaction ses réserves slaves<sup>8</sup>. »

La période qui suit l'écrasement de l'insurrection de Prague fut très dure pour Bakounine. Il était écœuré par l'attitude des libéraux allemands face à la question slave, leur incompréhension du problème et leurs réactions étroitement nationalistes, autant que par les démocrates slaves eux-mêmes. Partout il entend les cris poussés par les Allemands contre les Slaves, particulièrement dans l'Assemblée de Francfort. Ce ne sont plus, dit-il, les cris de démocrates mais ceux de l'égoïsme national allemand.

« Les Allemands voulaient la liberté pour eux-mêmes et non pour les autres. Réunis à Francfort, ils croyaient vraiment qu'ils formaient une nation unie et puissante et qu'il leur appartenait désormais de trancher le sort du monde ! » (Confession.)

L'analyse de Bakounine rejoint sur certains points celle que défendaient Marx et Engels dans *La Nouvelle Gazette rhénane*, du moins pendant les premiers mois de celle-ci. L'assemblée de Francfort, dit

---

<sup>8</sup> H.E. Kaminski *Michel Bakounine, la vie d'un révolutionnaire*, éd. Spartacus, p. 107.

Bakounine, « issue de la rébellion, fondée sur la rébellion, et n'existant que pour la rébellion, se mit à traiter les Italiens et les Polonais de rebelles, à les considérer comme les ennemis séditieux et criminels de la grandeur allemande et de la toute-puissance allemande ! Elle qualifia de "guerre sainte" la guerre de l'Allemagne pour la conquête du Schleswig-Holstein (...) et de criminelles la guerre des Italiens pour la liberté de l'Italie et les entreprises des Polonais dans le duché de Poznan ! Mais la fureur nationale allemande se déchaîna avec encore plus de violence contre les Slaves autrichiens réunis à Prague. » (Confession.)

Il convient de dissocier plusieurs éléments dans les prises de position de Marx et d'Engels à cette époque :

- ce qu'ils disent de l'Italie et de la Pologne, d'une part, et ce qu'ils disent du Schleswig-Holstein et de la Bohême de l'autre ;
- ce qu'ils disent au début de 1848 doit en outre être distingué des prises de position qu'ils adoptent à partir du milieu de l'année.

Marx proclame ainsi dans « La politique étrangère allemande et les derniers événements de Prague » que *La Nouvelle Gazette rhénane* a dès le début pris parti en Posnanie pour les Polonais, en Italie pour les Italiens, en Bohême pour les Tchèques. Dès le premier instant, affirme-t-il, nous percions à jour la politique de ceux qui voulaient « forger l'arme de l'oppression intérieure en suscitant une mesquine haine raciale contre d'autres peuples, une haine qui répugne au caractère cosmopolite des Allemands<sup>9</sup> ».

En juin déjà, Engels avait dénoncé la prise de position de l'Assemblée de Francfort en faveur des Autrichiens et contre les Italiens en ce qui concerne Trieste. Marx écrit à L'Alba, quotidien démocratique de Florence : « Nous défendrons la cause de l'indépendance italienne, nous lutterons à mort contre le despotisme autrichien en Italie, comme en Allemagne et en Pologne. Nous tendons une main fraternelle au peuple italien », etc. On peut encore lire sous la plume d'Engels que « la responsabilité des infamies commises dans d'autres pays avec l'aide de l'Allemagne ne retombe pas uniquement sur les gouvernements mais, pour une grande part, sur le peuple allemand lui-même<sup>10</sup> ».

Avec des accents tout à fait bakouniniens Engels ajoute :

« Sans ses aveuglements, son âme d'esclave, son aptitude innée à fournir des lansquenets, des valets de bourreau et des instruments au service des seigneurs "de droit divin", le nom d'Allemagne serait moins haï, maudit, méprisé à l'étranger, les peuples opprimés par la faute de l'Allemagne seraient parvenus depuis longtemps à un état

---

<sup>9</sup> « La politique étrangère allemande et les derniers événements de Prague », *La Nouvelle Gazette rhénane*, 12 juillet 1848, Editions sociales, T. I, p. 260.

<sup>10</sup> « La Politique étrangère allemande », *La Nouvelle Gazette rhénane*, 3 juillet 1848, *op. cit.* p. 206.

normal de libre développement. Maintenant que les Allemands secouent leur propre joug, il faut aussi que change toute leur politique à l'égard de l'étranger, sinon nous emprisonnerons notre jeune liberté, jusque-là à peine pressentie, dans les liens mêmes avec lesquels nous enchaînons des peuples étrangers <sup>11</sup>. »

Curieusement, Engels aborde là un des points nodaux de l'opposition entre Bakounine et Marx, celui du centre de la réaction en Europe. En de nombreuses occasions l'ami de Marx fait des « gaffes » en disant en quelque sorte tout haut ce qu'il faut garder pour soi. Dans ce passage il expose clairement ce que Bakounine n'a cessé de dire, à savoir le rôle réactionnaire joué par l'Allemagne dans la politique européenne jusqu'à ce jour. Engels touche également un des points essentiels développés par Bakounine en 1848-1849 : maintenant qu'elle fait sa révolution, l'Allemagne doit changer de politique étrangère. Ce que le révolutionnaire russe a en tête est évidemment la politique de l'Allemagne à l'égard des Slaves. En 1872 il dira encore, évoquant cette période : « L'aveuglement patriotique des Allemands allait déjà si loin à cette époque que, lorsque M. de Radowitz, l'ami et le confident intime du roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse, proposa à cette assemblée de Francfort composée pourtant des hommes les plus éclairés et des plus avertis de l'Allemagne, d'exprimer par un applaudissement unanime ses patriotiques sympathies pour le triomphe de l'armée autrichienne qui avait mission d'étouffer la liberté italienne insurgée, tout l'assemblée se leva, à l'exception de quatre ou cinq députés. » (*L'Empire knouto-germanique*, VIII 410.)

Peu de temps avant la révolution, Engels avait déclaré, en pensant à l'occupation prussienne de la Pologne, qu' « une nation ne peut pas devenir libre en continuant d'opprimer d'autres nations <sup>12</sup> », que la libération de l'Allemagne doit s'accompagner de la libération de la Pologne et qu'à ce titre démocrates allemands et polonais doivent collaborer – idée qui vaudra peu après à Bakounine les railleries les plus acerbes lorsqu'il la développera lui-même. *Nouvelle Gazette rhénane*, de même, proteste lorsque l'Assemblée de Francfort applaudit « la soldatesque de la réaction battue à Berlin » qui a écrasé les révolutionnaires polonais en Posnanie <sup>13</sup> ».

Pour ce qui est des peuples slaves opprimés par les Allemands, *La Nouvelle Gazette rhénane* adopte, pendant un temps, sous la plume d'Engels en général, un point de vue proche de celui de Bakounine. En juin, alors qu'il ignore la capitulation de Prague, Engels écrit que l'insurrection est « résolument démocratique », qu'elle est dirigée autant contre les seigneurs féodaux que contre la soldatesque autrichienne : « Les

---

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Marx-Engels, *Deutscher Brüsseler Zeitung*, 9 novembre 1847, in *Marx Engels, Ecrits militaires*, Cahiers de L'Herne, p. 146.

<sup>13</sup> « La politique étrangère allemande », *La Nouvelle Gazette rhénane*, Editions sociales, T. I, p. 204.

Autrichiens attaquèrent le peuple non parce qu'il était tchèque mais parce qu'il était démocratique <sup>14</sup>. »

L'Allemagne aurait dû proclamer « en même temps que sa propre liberté, celle des peuples qu'elle avait opprimés jusque-là ». Au lieu de cela, elle a « pleinement ratifié l'ancienne oppression que la soldatesque allemande a fait peser sur l'Italie, la Pologne et fait peser maintenant en plus sur la Bohême <sup>15</sup> ». Cet article, qui développe la même argumentation que Bakounine à la même époque, est intéressant par le contraste total qu'il forme avec ce qu'écrivait Engels peu de temps après l'écrasement de l'insurrection de Prague. Aujourd'hui il est un démocrate « internationaliste » soucieux de rendre justice aux nationalités qui ont été opprimées par les Allemands : Engels va très loin dans ce sens. Une nation qui, « au cours de tout son passé, a accepté d'être un instrument d'oppression de toutes les autres nations, doit d'abord prouver qu'elle a réellement fait sa révolution », dit-il. Les Allemands ont à expier, dans leur révolution, « les péchés de tout leur passé » <sup>16</sup>. En contraste avec ses prises de position ultérieures, Engels se montre compréhensif à l'égard des Tchèques : comment peut-on leur reprocher de ne pas vouloir « se rattacher à une nation qui, au moment où elle-même se libère, opprime et maltraite d'autres nations ? » Il faut au contraire plaindre les « vaillants Tchèques » :

« L'oppression qu'ils ont subie durant quatre siècles de la part des Allemands, oppression qui se poursuit dans les combats de rues de Prague, les pousse dans les bras des Russes (...) Une fatalité malheureuse (je souligne) place les Tchèques dans le camp des Russes, dans le camp du despotisme, contre la révolution. La révolution triomphera et les Tchèques seront les premiers à être écrasés par elle. »

Et l'article conclut : « C'est nous, Allemands, qui portons la responsabilité d'avoir mené les Tchèques à leur perte. Ce sont les Allemands qui les ont livrés par trahison à la Russie <sup>17</sup>. »

Bakounine avait déjà mis les Allemands en garde : les réactions nationalistes qu'ils pourraient susciter chez les peuples slaves risqueraient de rejeter ceux-ci vers la Russie. Il rappelle encore en 1872 qu'au congrès de Prague il avait « combattu avec une passion acharnée le parti panslaviste » et qu'il avait prévenu les démocrates allemands de 1848 que

---

<sup>14</sup> Engels, « Caractère démocratique de l'insurrection », *La Nouvelle Gazette rhénane*, 25 juin 1848, *op. cit.*, T. I, p. 151.

<sup>15</sup> *La Nouvelle Gazette rhénane*, « L'insurrection de Prague », 18 juin 1848, *Ibid.*, p. 118

<sup>16</sup> On se demande même si Engels « n'en fait pas un peu trop » : « Les Allemands ne sont appréciés nulle part et ne trouvent nulle part de sympathie. Même là où ils interviennent en tant qu'apôtres généreux de la liberté, on les repousse avec un sarcasme amer », dit-il. Il reproduit ainsi l'image d'épinal de l'Allemand bête et discipliné, soumis à l'autorité et à l'Etat.

<sup>17</sup> *Ibid.*, pp. 118-119.

leur « politique désastreuse devait avoir pour résultat inévitable de ranimer chez tous les peuples slaves la passion panslaviste et de les rejeter forcément dans le parti des empereurs de Russie » (VIII, 410-411).

On constate donc une large concordance d'analyse chez Bakounine et chez Engels lors des premiers mois de la révolution. Or ce dernier – et avec lui, Marx – va modifier complètement sa perspective : ses prises de position ne seront plus dictées, comme au début de la révolution, par le principe de la libre détermination des peuples, mais par des considérations stratégiques beaucoup plus étroites. Sa vision même de la révolution sera totalement modifiée : la préoccupation essentielle est désormais l'unité allemande, et c'est à travers ce prisme que les événements seront appréciés. Les peuples slaves qui résistent contre la germanisation, présentée comme un progrès historique, ou qui, d'une façon ou d'une autre, constituent une entrave au processus de formation de l'unité allemande, sont catalogués de réactionnaires.

Ainsi, dans « La lutte des Magyars », écrit six mois après l'écrasement de l'insurrection de Prague, Engels tente de démontrer que les peuples d'Europe sont divisés en deux camps : du côté de la révolution il y a les Allemands, les Polonais et les Magyars. Du côté de la contre-révolution il y a tous les Slaves qui ne sont pas Polonais. Certes, il reconnaît que les Slaves du Sud ont un « petit parti démocratique ». La forme restrictive de son langage est admirable. Sans renoncer à leur nationalité, dit-il, ces Slaves méridionaux démocratiques « consentent à la mettre au service de la liberté » (Je souligne). Mais, s'empresse d'ajouter Engels, « il s'agit là d'une illusion, qui réussit à éveiller quelque sympathie jusque chez les démocrates d'Europe occidentale »<sup>18</sup>. En somme ce sont des empêcheurs de tourner en rond qui apportent une fausse note à sa théorie des Slaves réactionnaires. La sympathie des démocrates occidentaux était justifiée « tant que les démocrates slaves luttèrent avec nous contre l'ennemi commun » : le caractère révolutionnaire d'une orientation politique est donc ici clairement déterminé par sa position par rapport à l'unité allemande.

C'est presque avec soulagement, devine-t-on, qu'Engels constate que depuis le bombardement de Prague par Windischgraetz les Slaves sont devenus « réactionnaires ». Depuis cet événement, en effet, « tous les peuples slaves méridionaux se sont mis au service de la réaction autrichienne ». Le schéma d'Engels est de nouveau valide.

Certes, Bakounine n'est pas plus tendre qu'Engels pour les dirigeants démocrates tchèques, mais il ne considère pas que le mouvement démocratique tchèque est nécessairement du côté de la contre-révolution. Une grande partie de ses efforts sera précisément de tenter de rapprocher les mouvements démocratiques slave et allemand, dont l'union seule, à ses yeux, peut assurer la victoire. Mais, dit-il, le préalable à cette unité est que la démocratie allemande renonce à ses prétentions territoriales sur les terres slaves.

---

<sup>18</sup> *La Nouvelle Gazette rhénane*, 13 janvier 1849, « La lutte des Magyars ». Cf. *Marx Engels, Ecrits militaires*, L'Herne, p. 235.

« Engels insiste toujours sur le fait que l'attitude contre-révolutionnaire des Slaves s'inscrit dans leur passé historique. Présent et passé contre-révolutionnaire sont complémentaires aux yeux d'Engels et, qui plus est, amènent nécessairement une troisième conséquence : leur panslavisme <sup>19</sup>. »

Le fil conducteur de l'analyse d'Engels sur les Slaves méridionaux se trouve dans l'idée que la monarchie autrichienne a eu pour mission historique de contenir les Slaves : « La maison des Habsbourg, qui tira jadis sa puissance de l'union des Allemands et des Magyars en lutte contre les Slaves méridionaux, vit les derniers mois de son existence, dès lors qu'elle regroupe les Slaves méridionaux en lutte contre les Allemands et les Magyars <sup>20</sup>. » Cette idée ne quittera plus Engels, puisqu'en 1882 il écrira dans une lettre à Bernstein : « Et par une ironie toute historique, l'Autriche elle-même révèle qu'en permettant aux Slaves de parvenir à l'autonomie, par cela même elle a perdu le seul droit à l'existence dont elle jouissait jusqu'alors <sup>21</sup>. » La monarchie autrichienne est condamnée parce qu'elle ne réussit plus à contenir les revendications nationales des Slaves. C'est aussi ce que dit Bakounine, mais dans une perspective différente, dans *Etatisme et anarchie* :

« Il est à remarquer que les Allemands de Prusse reprochent amèrement et de la façon la plus sérieuse aux Allemands d'Autriche – allant presque jusqu'à accuser le gouvernement autrichien de trahison – de n'avoir pas su germaniser les Slaves. Selon eux, et au fond ils ont raison, il n'y a pas de plus grand crime contre les intérêts patriotiques communs à tous les Allemands, contre le pangermanisme. » (IV, 230.)

#### IV. – Après Prague

Bakounine ne cache pas dans sa Confession que son projet d'union des Slaves n'était que le prélude à un projet plus important, le développement de la propagande révolutionnaire en Russie, dans le but de promouvoir la révolution russe et la fédération républicaine de toutes les terres slaves.

Il affirme que lorsqu'il décida de partir pour Prague il ne connaissait alors aucun Slave hormis quelques Polonais, et que la fréquentation des Slaves était pour lui une expérience nouvelle : il fut « passionné par la sincérité et la chaleur du sentiment slave simple, mais profond. Un cœur slave s'éveillait en moi, si bien qu'au début j'en oubliai presque toutes les sympathies qui me liaient à l'Europe occidentale » (Confession). Mais il est frappé par le sentiment dominant qu'il découvre chez les Slaves : la haine pour les Allemands, qui est l'inépuisable sujet de toutes les

---

<sup>19</sup> Miklos Molnar, *Marx, Engels et la politique internationale*, coll. Idées, p. 101.

<sup>20</sup> *La Nouvelle Gazette rhénane*, 13 janvier 1849, « La lutte des Magyars » Cf. Marx Engels, *Ecrits militaires*, L'Herne, p. 236.

<sup>21</sup> *Les marxistes et la question nationale*, G. Haupt, M. Lowy, C. Weill, Maspero, p. 101.

conversations, qui fait office de salut entre deux inconnus. « La haine pour les Allemands est le premier fondement de l'unité slave et la première base d'entente réciproque des Slaves <sup>22</sup>. »

Après la défaite de Prague, l'opinion allemande se déchaîne contre les Slaves ; tous les partis joignent leurs clameurs : non seulement les conservateurs et les libéraux mais aussi les démocrates dont les cris, dit Bakounine, « étaient encore plus forts que les autres ». Même les démocrates de Breslau, qui tenaient Bakounine en haute estime avant son départ pour Prague, l'invectivèrent et l'empêchèrent de parler à son retour. « Les Allemands me dégoûtèrent soudain, à telle enseigne que je ne pouvais plus entendre la langue allemande ou une voix allemande. »

---

<sup>22</sup> Il convient ici de dire quelques mots sur l'antigermanisme de Bakounine, qui se fonde principalement sur deux éléments, l'oppression des Allemands à l'encontre des Slaves et le culte de l'autorité des Allemands. Ces éléments sont expliqués par deux types d'arguments, l'un d'ordre historique, l'autre d'ordre sociologique.

- Bakounine explique longuement le fondement historique de cet antigermanisme, mais en prenant soin de distinguer la Prusse de l'Allemagne. Cette distinction apparaît par exemple lorsque, s'interrogeant sur les perspectives de l'unification allemande, il se demande si elle se fera par la prussification de l'Allemagne ou par la germanisation de la Prusse : la dernière hypothèse lui paraissant infiniment préférable.

L'histoire des marches orientales de l'Allemagne depuis le Moyen Age est celle de l'annexion progressive des terres slaves par les Allemands. La Prusse, rappelons-le, était à l'origine une terre slave. Le processus de cette annexion est ainsi décrit par Bakounine : d'abord viennent les militaires, qui créent un camp retranché et soumettent la paysannerie slave. (Bakounine ici omet de mentionner que la noblesse slave s'est en général facilement laissée germaniser.) Puis arrivent les administrateurs, les prêtres et les bourgeois, qui transforment le camp retranché en ville. Ainsi la bourgeoisie allemande se trouve-t-elle dans une situation d'extrême dépendance vis-à-vis de l'élément militaire qui assure sa sécurité face à la paysannerie slave : les rapports de domination ville/campagne se doublent en effet de rapports d'antagonisme national allemand/slave. Le révolutionnaire russe montre qu'en chaque occasion où un mouvement paysan de masse se développa, la bourgeoisie allemande s'allia au pouvoir, y compris pendant la révolution de 1848. L'image de l'Allemand « bête et discipliné » soumis à l'autorité ne provient pas chez Bakounine d'un fonds de préjugés repris sans critique, elle est le résultat de l'examen qu'il fait de l'histoire de l'Allemagne. La dépendance envers le pouvoir militaire que Bakounine décrit fort bien expliquerait donc l'habitude de respect devant l'autorité : c'était à l'origine une question de survie. Il reste que l'antigermanisme des Slaves s'explique lui aussi historiquement : dépossédés de leurs terres, de leur culture, occupés, repoussés vers l'Est, il était compréhensible qu'ils développent un sentiment d'hostilité à l'égard des Allemands.

- Bakounine ne met pas les Allemands en bloc dans le même sac. Jamais il ne confond la bourgeoisie allemande d'une part, le prolétariat et la paysannerie de l'autre. Jamais il n'attribue à la classe ouvrière allemande les tares qu'il perçoit – ou croit percevoir – chez les bourgeois. L'outrance caricaturale de ses descriptions du bourgeois, du bureaucrate ou de l'officier allemands (mais sont-elles si outrées que cela ?) ne s'applique pas aux travailleurs, dont il regrette certes qu'ils subissent l'influence des dirigeants social-démocrates, mais pour qui il ne cache pas son respect. Il faut garder à l'esprit qu'aux travailleurs slaves de l'empire d'Autriche qui n'auraient pas d'autre alternative, Bakounine conseillait d'adhérer à la social-démocratie allemande plutôt que de rejoindre les partis nationalistes-bourgeois slaves : le critère de classe prime toujours.

On peut donc conclure que Bakounine n'est pas tant opposé aux Allemands qu'à la civilisation bourgeoise de l'Allemagne. Il se trouve qu'à ses yeux l'Allemagne de son époque représente le modèle achevé du système capitaliste et étatique moderne.

Il est difficile d'imaginer l'effroyable isolement dans lequel se trouvait Bakounine à cette époque. Non seulement la politique allemande prenait un tour inepte à cause du nationalisme étroit du peuple et de ses représentants, mais même les démocrates, les alliés naturels de Bakounine, se détournèrent de lui. Alors il conçut un projet bizarre : il commença une lettre au tsar pour lui demander de venir au secours des Slaves opprimés, de prendre leur tête, d'être leur sauveur. Cette lettre, « fort compliquée et longue, extravagante et irréfléchie », était, reconnaît-il, « l'image fidèle de mon désordre intérieur et des innombrables contradictions qui agitaient alors mon esprit. Avant même de l'avoir achevée, je la déchirai et brûlai cette lettre. Je repris mes esprits... » (Confession.)

Cette impulsion, vite contrôlée, est en contradiction totale avec toute l'activité de Bakounine. Il faut que l'amertume de la défaite, et surtout l'écoeurement devant l'incompréhension des démocrates allemands, ait été grande pour qu'il ait pu songer un seul instant à attendre du tsar une quelconque action en faveur des Slaves. En fait, Bakounine a sans doute été mû beaucoup plus par le désir d'envoyer les Allemands au diable plutôt que par l'illusion que le tsar pourrait ou voudrait faire quoi que ce soit pour l'émancipation des Slaves. Cette hypothèse pourrait être confirmée par le commentaire de Bakounine selon lequel il attendait du tsar qu'il épouvante « les Allemands et tous les autres oppresseurs et ennemis des peuples slaves ».

Henri Arvon note que cette attitude est déroutante lorsqu'on juge la supplique de Bakounine à la lumière de son anarchisme des années 70, « mais assez conforme à la religiosité foncière de Bakounine, qui constitue son véritable visage alors que l'athéisme n'est qu'un masque qu'il lui applique »<sup>23</sup>. Il est vrai qu'en 1848 Bakounine n'est pas encore anarchiste ; beaucoup d'encre a coulé sur cette tentation (très passagère) de recours à l'empereur de Russie. Arvon, comme tous les docteurs en récupération catholique, est trop heureux de sauter sur une faiblesse ou sur une contradiction pour ne pas tirer la couverture vers l'autel et tenter de démontrer que même devenu athée Bakounine au fond n'a « jamais cessé d'y croire ». En l'occurrence le révolutionnaire russe a tout simplement fait une grave dépression nerveuse après l'échec de l'insurrection de Prague, dépression sans doute aggravée par les calomnies proférées à la même époque par l'entourage de Marx.

En effet, peu après son départ de Prague, paraît le 6 juillet dans *La Nouvelle Gazette rhénane*, dirigée par Marx, un texte affirmant que « George Sand est en possession de papiers et de documents qui compromettent gravement M. Bakounine, le Russe proscrit de France, et établissent qu'il est un instrument de la Russie ou un agent nouvellement entré à son service, et qu'il faut le rendre responsable en grande partie de l'arrestation des malheureux Polonais, qui a été opérée dernièrement. Nous n'avons ici aucune objection à opposer à l'établissement d'un

---

<sup>23</sup> H. Arvon, *Bakounine, Absolu et révolution*, éditions du Cerf, p. 86.

empire slave, mais ce n'est pas en trahissant les patriotes polonais que l'on arrivera jamais à ce résultat. » L'article affirme même que « George Sand a montré ces papiers à quelques-uns de ses amis ».

Bakounine demanda à l'écrivain de justifier ces accusations. Elle répondit qu'elle n'était en rien responsable de cette « infâme et ridicule calomnie », et ajouta : « L'article de *La Nouvelle Gazette rhénane*, auquel je donne le plus formel démenti, est une invention gratuite, odieuse, et dont je me trouve personnellement blessée. » « Je suis tentée de vous gronder pour avoir douté un instant de moi en cette circonstance », dit-elle enfin.

Le journal publia un démenti de l'écrivain précédé d'une note gênée de la rédaction affirmant qu'elle avait eu connaissance de ce « bruit » par deux correspondants différents et qu'elle n'avait fait que son devoir de publiciste. Hypocritement, la rédaction essaie de se donner le beau rôle en disant qu'en publiant ce « bruit » elle a donné à Bakounine... « l'occasion de dissiper ce soupçon, qui a véritablement existé à Paris dans certains cercles » ! Marx expliqua de façon peu convaincante qu'il était absent au moment de la publication de l'article.

Cette affaire, dira plus tard Bakounine dans sa Confession, « me tombant tout d'un coup comme un pavé sur la tête au moment même où j'étais en pleine organisation révolutionnaire, paralysa complètement mon action pendant quelques semaines. Tous mes amis allemands et slaves s'éloignèrent de moi. » (Je souligne.)

Ces calomnies ne méritent d'être mentionnées que parce que leurs répercussions dans les milieux démocratiques entravèrent de façon considérable et déterminante l'activité de Bakounine pendant la révolution.

Le 25 août Bakounine rencontre Marx à Berlin. « Des amis communs nous forcèrent à nous embrasser » écrit-il. On comprend aisément son manque d'enthousiasme : il ne crut jamais à l'innocence de Marx dans l'affaire George Sand. Il serait d'ailleurs fastidieux de faire le compte de toutes les calomnies dont Bakounine a été l'objet ; il reste que Marx n'a jamais protesté contre les articles diffamatoires contre Bakounine publiés dans un journal dont il était collaborateur. Bakounine fut toujours convaincu que l'affaire Sand était une vengeance de Marx qui, rédacteur en chef de *La Nouvelle Gazette rhénane*, voulut le « punir de l'audace de poursuivre la réalisation d'une idée différente et même opposée à la sienne » (II, 126). La présence de Bakounine à Prague n'était pas passée inaperçue, elle avait fait grand bruit, et le rôle réel qu'il avait joué avait sans doute été amplifié hors de proportion avec la réalité. Lorsqu'on songe au tour que prenait *La Nouvelle Gazette rhénane*, organe des démocrates allemands, on peut supposer la crainte de ses rédacteurs de voir apparaître un dirigeant slave d'envergure et capable de mener les masses des pays slaves d'occupation allemande vers l'indépendance nationale. Le déconsidérer, jeter sur lui le soupçon était le meilleur moyen de le neutraliser. Quel que soit l'auteur de la calomnie, le mobile est

incontestablement là. Et tout aussi incontestablement, Marx et Engels étaient parmi ceux qui avaient intérêt à neutraliser Bakounine.

S'interrogeant sur les raisons de l'attitude hostile d'Engels à l'encontre des Tchèques, Molnar émet l'hypothèse que peut-être la présence de Bakounine parmi les insurgés de Prague suffit pour « inclure pêle-mêle Tchèques et Russes, gauche et droite, insurgés et soumis dans une prophétie à la Cassandre <sup>24</sup> ».

Démoralisé, isolé, sans argent, accusé de trahison, écœuré par les démocrates allemands, c'est dans cette disposition d'esprit que Bakounine rédige l'Appel aux Slaves qui, on le verra, est tout autant un appel aux Allemands, et dont le contenu est largement déterminé par l'analyse qu'il fait de l'évolution présente de la révolution en Allemagne. « Partout, dit-il dans la Confession, la réaction, ou les préparatifs de la réaction, succédaient à la révolution. » Les événements de juin à Paris ont eu de lourdes conséquences dans toute l'Europe. En Allemagne l'insouciance règne, mais la réaction s'organise et prépare en sourdine la revanche. « Les libéraux et les démocrates allemands s'assassinèrent eux-mêmes et rendirent la victoire des gouvernements extrêmement facile. »

Bakounine se fixe quelque temps dans la principauté d'Anhalt-Köthen où il retrouve quelques vieux amis avec qui il avait suivi les cours de l'université de Berlin. C'est là qu'il rédige l'Appel aux Slaves. Il met longtemps, plus d'un mois, pour l'écrire. Il modifie plusieurs fois le texte ; ses idées sont confuses, il ne parvient pas à « exprimer nettement et clairement (ses) idées slaves ». Il a tout simplement du mal à exprimer les conclusions qu'il tire de son expérience récente. Sa réaction immédiate, après Prague, avait été la haine féroce des Allemands. Mais ayant surmonté cette réaction viscérale, il a réfléchi. « Je voulais de nouveau me rapprocher des démocrates allemands, considérant ce rapprochement comme indispensable. »

« Je voulais convaincre les Slaves de la nécessité d'un rapprochement avec les démocrates allemands, de même qu'avec les démocrates magyars. Les circonstances avaient changé depuis le mois de mai : la révolution avait faibli, partout la réaction s'intensifiait, et seules les forces unies de toutes les démocraties européennes pouvaient espérer vaincre l'alliance réactionnaire des gouvernements. » (Confession.)

Effectivement, la situation évolue vite, maintenant. Vienne est repris de 31 août par les troupes impériales, constituées de contingents slaves et dirigées par Jellachich, un Slave. Le parlement autrichien est exilé en Moravie et le prince Schwarzenberg, que Bakounine qualifie « d'arrogant oligarque », devient chef du gouvernement. Milan est repris par les Croates du général Radzeski. L'assemblée constituante de Prusse est dissoute. « Gâtés par la révolution, qui leur était quasiment tombée du ciel sans le moindre effort de leur part, presque sans effusion de sang, les

---

<sup>24</sup> *Op. cit.*, page 89.

Allemands se refusèrent longtemps à reconnaître la force grandissante du gouvernement et leur propre impuissance. » Les événements de Vienne et de Berlin, ajoute Bakounine, leur apprirent que pour garder leur liberté, ils devaient prendre des mesures sérieuses : « Toute l'Allemagne se prépara dès lors secrètement à une nouvelle révolution. » (Confession.)

## V. – L'Appel aux Slaves

Peu à peu l'idée qu'une seconde révolution est nécessaire se fait jour en Allemagne. En Pologne et en Bohême la révolution a échoué. Peut-être, pense Bakounine, réussira-t-elle en Allemagne si les forces conjointes de la démocratie slave et magyare l'appuient. Alors elle pourra de nouveau se transférer en Bohême, qui constitue une sorte de centre de gravité de l'Europe, puisque trois nationalités s'y côtoient qui, séparément, aspiraient au changement. Il suffirait, en somme, de réunir leurs forces.

C'est dans ce contexte que Bakounine écrit l'Appel aux Slaves<sup>25</sup>. Les démocrates allemands, dit-il dans sa Confession, préparaient pour le printemps de 1849 un soulèvement dans toute l'Allemagne. Les Magyars étaient en rébellion ouverte contre l'empereur d'Autriche. L'objectif de Bakounine est que les trois forces se joignent, non pas pour que les Slaves fusionnent avec les Allemands ou se soumettent aux Magyars, mais afin que « l'indépendance des peuples slaves s'affirmât en Europe en même temps qu'y triompherait la révolution ».

Des remaniements assez importants sont faits avant que ne paraisse la version finale de l'Appel aux Slaves. En effet, à l'instigation de ses amis démocrates de Berlin, Bakounine supprime les passages où la question sociale est évoquée trop ouvertement : « Deux grandes questions s'étaient posées comme d'elles-mêmes dès les premiers jours du printemps : la question sociale et celle de l'indépendance de toutes les nations, émancipation des peuples à l'intérieur et à l'extérieur<sup>26</sup>. »

---

<sup>25</sup> L'histoire de l'Appel aux Slaves est assez complexe :

– Il y a une première version intitulée Appel aux peuples slaves par un patriote russe, manuscrit inachevé écrit en français, publié pour la première fois (en français) par Pfitzner dans *Bakunin Studien* (1932, pp. 94-105). Une réimpression du livre de Pfitzner par Karin Kramer Verlag (1977) reprend le texte dans sa traduction allemande.

– La seconde version, celle qui a été diffusée à l'époque (en allemand) s'intitule *Aufruf an die Slaven von einem russischen Patrioten*, Michael Bakunin, Mitglied des Slavencongresses in Prag. La traduction française incomplète, intitulée Appel aux Slaves, se trouve dans *La Réforme* des 1<sup>er</sup>, 4, 7, 14 janvier 1849. La reproduction du début de l'Appel (la partie publiée dans le numéro du 1<sup>er</sup> janvier 1849) a été publiée dans l'anthologie de Daniel Guérin *Ni Dieu ni Maître*, mais n'a curieusement pas été reprise dans la seconde édition. Signalons l'insupportable manie de Guérin de ne jamais mentionner les sources bibliographiques de ses références : Ni Dieu, ni Maître, ni Bibliographie.

– En 1849 est paru un Appel aux Tchèques connu comme « Second appel aux Slaves ».

<sup>26</sup> Cité par Benoît Hepner, *Bakounine et le panslavisme révolutionnaire*, op. cit. p. 256.

La liberté n'est qu'un mensonge là où la majorité de la population vit dans la misère : « La révolution sociale se présente donc comme une conséquence naturelle, nécessaire de la révolution politique » ; le triomphe de la démocratie est illusoire tant qu'il subsiste un peuple opprimé. Pour résoudre la question sociale, enfin, « il faut renverser les conditions matérielles et morales de notre existence actuelle »... « La question sociale apparaît donc d'abord comme le renversement de la société. » Tel est donc l'essentiel du texte supprimé, dans lequel la solution de la question nationale est subordonnée à la solution de la question sociale.

Bakounine n'aura pas manqué d'être frappé par le rôle qu'ont joué les troupes slaves des armées autrichiennes dans la répression à Vienne, à Milan, à Prague même. Engels en tire argument, assimilant troupes slaves et Slaves en général. Mais par ailleurs il passe discrètement sur la réaction des civils allemands lors du soulèvement de Prague... Bakounine fait remarquer que « les Allemands se levèrent dans tous les coins de la Bohême allemande et des troupes de francs-tireurs (Freischaren) coururent porter secours aux armées autrichiennes » (Confession). Engels se contente, là, de dire que le « peuple » (sans préciser s'ils sont Tchèques ou Allemands) se précipite vers la demeure du prince (Windischgraetz) et réclame des armes<sup>27</sup>. Bakounine et Engels s'accordent seulement pour dire que la demande fut rejetée. C'est, selon le Russe, un épisode des relations entre Slaves et Allemands de Bohême qui attisa la haine entre les deux nationalités. Les motifs en existaient dans les deux camps et, ajoute Bakounine, « il était difficile d'en venir à bout »

L'Appel aux Slaves est en somme la contribution de Bakounine à cette tentative de rapprocher les communautés afin de les rassembler dans une action commune. Cela seul, sans doute, peut expliquer les « révisions en baisse » que fait subir Bakounine à son texte initial : il préférait un appel qui en disait moins mais qui pouvait rassembler plus. Il est difficile aujourd'hui de lui reprocher ce choix étant donné le contexte général de reflux de la révolution. Dans la version définitive, il se contente de dire :

« En deux camps est partagé le monde. Ici la révolution – là la contre-révolution : voilà les solutions, frères, il faut que chacun choisisse son camp. »

Par bien des aspects l'Appel évoque l'article que Bakounine écrivit en 1842, *La Réaction en Allemagne*. De nombreux passages semblent en être directement inspirés, comme si aujourd'hui il avait sous les yeux la réalisation des abstractions qu'il évoquait six ans plus tôt dans un jargon hégélien.

Les paragraphes d'introduction de l'Appel (il s'agit de la seconde version) servent essentiellement à désigner les ennemis intérieurs au mouvement révolutionnaire : les conciliateurs, qui sont à la fois trompés en ce qu'ils s'imaginent pouvoir empêcher l'explosion finale, et

---

<sup>27</sup> *La Nouvelle Gazette rhénane*, Editions sociales T. I, p. 117.

trompeurs en ce qu'ils veulent montrer que la neutralité permettra après la bataille de se ranger dans le camp du plus fort.

Il n'y a pas de voie médiane, dit l'Appel, entre la révolution et la contre-révolution : « ceux qui en montrent une et qui la recommandent, ceux-là sont trompés ou trompeurs. » La Réaction en Allemagne dit également des conciliateurs que ces malheureux « se tourmentent avec leur entreprise impossible de conciliation extérieure et, en remerciement, sont méprisés par les deux partis ». Les conciliateurs de l'Appel veulent accorder à chaque parti en lutte quelque petite chose « afin de les adoucir tous deux et d'empêcher ainsi l'explosion de la bataille inévitable » : ceux de La Réaction en Allemagne veulent « étouffer le seul principe vivant de notre époque par ailleurs si misérable », à savoir la contradiction ; ils « dépouillent la contradiction de son âme pratique »... On pourrait multiplier les analogies thématiques entre les deux textes.

Lorsque Bakounine ensuite met en garde les lecteurs contre l'art de la diplomatie, c'est incontestablement aux Polonais qu'il s'adresse. C'est la diplomatie, dit-il, qui a précipité la Pologne vers sa perte. Vous croyez pouvoir vous servir d'elle mais c'est elle qui se sert de vous :

« Mais ne voyez-vous pas qu'au lieu de pouvoir vous servir d'elle, vous n'êtes entre ses mains qu'un instrument avec lequel elle écrase son ennemi à elle ? Après en avoir fini avec celui-là elle se retournera contre vous, devenus isolés et faibles et vous mettra la tête sous le joug. Ne voyez-vous pas que c'est là précisément la honteuse tactique, la ruse de la contre-révolution ? <sup>28</sup> »

Le point de vue de Bakounine sur la Pologne est, dès cette époque, l'exact opposé de celui de Marx : ce dernier accordait aux Polonais le statut enviable de nation historique qu'il refusait catégoriquement aux autres Slaves. La Pologne était la seule nation slave dont Marx souhaitait qu'elle se constituât en Etat, car ainsi il y aurait eu un tampon entre l'Allemagne et la Russie. C'était cependant un souhait qui contredisait totalement les fondements théoriques de sa propre méthode : une nation constituée de dix pour cent de nobles <sup>29</sup>, caractérisée par la grande propriété terrienne, pratiquement sans bourgeoisie autochtone, sans industrie : c'est-à-dire sans aucun des éléments qui, selon le matérialisme historique, justifient le qualificatif de progressiste. Le seul critère qui justifiait la position de Marx était un critère de sécurité nationale – pour l'Allemagne..

Or, si Bakounine s'est physiquement engagé à cette époque pour la libération de la Pologne, comme il s'engagera de nouveau après son éviction de Sibérie, il éprouve des doutes sur les perspectives du combat de Polonais : la Confession ne présente d'ailleurs pas ces derniers sous un jour très favorable.

---

<sup>28</sup> « Appel aux Slaves », in *Ni Dieu ni maître*, Daniel Guérin, p. 190.

<sup>29</sup> A titre de comparaison, la France de 1789 n'avait qu'un pour cent de nobles...

Bakounine s'efforce tout au long de ce texte de minimiser les rapports qu'il avait entretenus avec les démocrates polonais, rapports qui intéressent le tsar au plus haut point. En général lorsque Bakounine parle des Polonais c'est pour dire qu'il ne put tomber d'accord avec eux ; il les trouvait « d'esprit étroit, borné, exclusif », ils ne voyaient « rien d'autre que la Pologne et ne comprenaient pas les changements intervenus en Pologne même depuis l'époque de sa soumission totale ». La libération de la Pologne était pour Bakounine une condition indispensable de l'émancipation des Slaves et de la propagation de la révolution en Russie, mais, affirme-t-il, il ne put devenir ami avec aucun Polonais. Au congrès de Prague les Polonais apparaissaient plutôt comme des intrigants qui faisaient bande à part, entretenant des relations avec les Magyars et prêts à négocier avec eux un arrangement sur le dos des autres Slaves. C'est pourquoi, après la défaite de Prague, lorsqu'il tenta de réorganiser le mouvement, souhaitait-il que « ce fût la Bohême, et non la Pologne, qui devînt le centre et le chef de ce nouveau mouvement slave ». Il donne à ce souhait deux raisons dans la Confession :

- 1.- La Pologne est épuisée et démoralisée par les défaites antérieures ;
- 2.- Mais surtout Bakounine craignait que les Polonais ne donnent un « caractère exclusivement polonais, ou même, si la chose leur paraissait utile, qu'ils vendissent les autres Slaves à leurs anciens alliés, les démocrates occidentaux, ou mieux encore les Magyars ».

Le Bakounine anarchiste, vingt ans plus tard, éprouvera les mêmes réticences à l'égard des Polonais : il pense que ceux-ci constituent un bloc à part dans le monde slave, auquel ils ne se solidarisent pas. La classe dominante est dans l'ouest du pays largement germanisée et ils sont par ailleurs bien plus proches des Magyars, avec lesquels ils sont liés par l'histoire. Enfin, Bakounine considère que le « monde patriote polonais » est « plus ou moins au bout de sa carrière », alors que le reste du monde slave « n'a pas encore d'existence » (IV 271). Chez Bakounine, on retrouve toujours Hegel au coin du chemin.

Les Tchèques aussi sont interpellés :

« Avec raison vous maudissez cette vieille politique allemande, objet de votre haine légitime, qui ne rêve jamais que votre ruine, qui vous tint enchaînés pendant des siècles... »

Ce passage valut à Bakounine des commentaires intéressants d'Engels dans une étude parue dans *La Nouvelle Gazette rhénane* des 15 et 16 février 1849. Quels sont, dit-il, les « crimes » commis par les Allemands à l'encontre des Slaves ? Le compagnon de Marx fait une remarque étonnante : passons sur le rôle des Allemands dans la division de la Pologne, « qui n'est pas dans notre propos ». La participation de l'Allemagne dans le démantèlement de la Pologne n'est pas seulement allègrement écartée du débat, elle trouve sa justification dans le fait qu'au Nord de l'Europe, les Allemands ont germanisé de vastes étendues de

territoires slaves « dans l'intérêt de la civilisation ». Au Sud, « l'industrie allemande, le commerce allemand, la culture allemande introduisirent spontanément (sic) la langue allemande dans le pays ». Et les Slaves d'Autriche veulent accéder à leurs « prétendus droits ? » Mais un Etat indépendant en Bohême-Moravie couperait les débouchés naturels de l'Autriche sur la Méditerranée, l'Allemagne orientale serait « déchiquetée comme un pain rongé par les rats » ; « tout cela pour remercier les Allemands de s'être donné la peine de civiliser les Tchèques et les Slovaques obstinés, et d'avoir introduit chez eux le commerce, l'industrie, une agriculture rentable et l'instruction ». Tout cela pour avoir « empêché ces douze millions de Slaves de devenir turcs <sup>30</sup> ! »

Passant à un registre plus général Engels dresse le bilan de l'action des nations civilisées qui ont démolé les « petites nations rachitiques et impuissantes », qui ont brisé les « tendres nations fleurettes » pour créer de grands empires capables de participer au développement historique. Alexandre, César, Napoléon sont appelés à la rescousse : s'ils avaient « témoigné de la même sensiblerie à laquelle le panslavisme fait maintenant appel au profit de ses clients déçus, que serait-il advenu de l'histoire ? » En conclusion, Engels affirme donc : « Il apparaît que ces "crimes" commis par les Allemands et les Magyars contre les Slaves en question sont parmi les actes les plus louables dont notre peuple et le peuple hongrois peuvent se glorifier dans l'histoire. » Engels va même jusqu'à reprocher aux Magyars de s'être montrés « trop accommodants et faibles à l'égard des Croates prétentieux... »

La prétention des Croates, dominés par les Magyars, consistait en effet à réclamer leur indépendance. Le 5 juin 1848, les députés croates, inquiets du tour que prenait la politique du gouvernement hongrois, proclamèrent l'indépendance de la Croatie ; le gouvernement hongrois refusa de reconnaître cette indépendance, aussi les Croates déclarèrent-ils la guerre à la Hongrie le 5 juin 1848. Cette dernière, selon les critères adoptés pour la circonstance par Marx et Engels, bénéficiait du statut de « nation historique » parce qu'elle participait, conjointement à la nation allemande, à la domination sur les Slaves. Les Slovaques de Hongrie, également, votèrent le 10 mai une motion réclamant l'autonomie pour les régions où ils vivaient. Le 13 mai les Serbes firent une démarche analogue. Le raidissement de l'attitude des Hongrois qui s'ensuivit contribua largement à jeter les Slaves de l'empire dans les bras de la réaction : plus tard lorsque les armées hongroises se trouvèrent en posture difficile face aux forces autrichiennes, elles eurent à faire face en même temps à des révoltes, notamment en Transylvanie, au Banat et en Voïvodine. Ce n'est que lorsque la situation fut désespérée que Kossuth, qui commandait les

---

<sup>30</sup> Engels, *Le panslavisme démocratique*, in *Les marxistes et la question nationale*, Maspero. Engels fait peu de cas de la lutte acharnée des Slaves de l'ensemble des nations de l'Europe du Centre et du Sud-Est – auxquelles il faut adjoindre les Magyars – contre la menace musulmane. En 1683, c'est une armée slave, l'armée polonaise conduite par Sobieski, qui rompit le siège de Vienne par les Turcs, sauvant probablement du même coup la chrétienté occidentale.

forces hongroises, fit voter une loi libérale pour tenter rallier les nationalités allogènes, mais il était trop tard.

La réponse d'Engels à l'Appel aux Slaves est parue en février 1849. Le ton a changé par rapport à ce qu'il écrivait en juillet 1848, lorsqu'il faisait le bilan de l'action historique des Allemands pendant les soixante-dix dernières années : envoi de troupes contre l'indépendance américaine, guerre contre la révolution française, contre la liberté de la Hollande, interventions contre la liberté en Suisse, en Grèce, au Portugal, démembrement de la Pologne, asservissement de la Lombardie, de Venise, et même, en Russie où les Allemands constituent « les principaux soutiens du grand et des petits autocrates <sup>31</sup> ».

Tout à coup, les « infamies commises dans d'autres pays avec l'aide de l'Allemagne », dont la responsabilité retombait « pour une grande part, sur le peuple allemand lui-même », deviennent des actes civilisateurs. Les Allemands, dont Engels avait dénoncé six mois plus tôt les aveuglements, leur « âme d'esclave », leur « aptitude innée à fournir des lansquenets » et des « valets de bourreau », deviennent maintenant les instruments du progrès et de la civilisation. En juillet 1848 on nous disait que « les peuples opprimés par la faute de l'Allemagne seraient parvenus depuis longtemps à un état normal de civilisation » ; en février 1849 on parle des « mesquines aspirations nationales » des Slaves.

Que s'est-il donc passé ?

Il ne suffit pas d'expliquer ce renversement par la simple haine d'Engels contre Bakounine, ni par la peur de voir les positions de ce dernier prendre de l'importance. Même si le langage employé dans l'Appel aux Slaves a pu énerver Engels – langage que lui-même et Marx employaient d'ailleurs peu avant : fraternité, main tendue, etc. – il n'est pas pensable que l'intention de Bakounine lui ait échappé, c'est-à-dire la réalisation de l'unité de l'action des démocrates allemands, hongrois et tchèques. C'est peut-être précisément là que le bât blesse. Engels avait parfaitement perçu que si cette unité se réalisait elle aboutirait nécessairement à la constitution d'un Etat slave dans le centre de l'Europe – en gros l'équivalent de l'actuelle Tchécoslovaquie – et toute son argumentation, dans *Le panslavisme démocratique*, consiste à rejeter catégoriquement cette hypothèse. Engels insiste au contraire de façon lancinante sur l'idée que les Slaves méridionaux ne sont pas capables de fonder un Etat, que leurs revendications nationales ne sont pas justifiées, qu'en outre ils ne méritent pas de constituer un Etat et que leur maintien dans l'orbite germanique est ce qui pourrait leur arriver de mieux du point de vue de la civilisation. Les Slaves sont les « instruments principaux des contre-révolutionnaires », ils fournissent les troupes qui répriment les révolutions, « dont les brutalités furent imputées aux Allemands » – mais Engels se garde de dire que c'étaient des armées autrichiennes. C'est

---

<sup>31</sup> *La Nouvelle Gazette rhénane*, 2 juillet 1848, *op. cit.* pp. 204-206. Engels ne dit là rien d'autre que ce que dit aussi Bakounine, à cette différence près que ce dernier ne changera pas d'opinion.

comme si la gauche française rendait responsables du massacre des Communards les Bretons qui constituaient l'essentiel des troupes versaillaises. Les Slaves, en résumé, se sont placés du côté de la contre-révolution, « et pour cette lâche et ignoble trahison envers la révolution, nous tirerons un jour des Slaves une vengeance sanglante...<sup>32</sup> » Alors que jusqu'à présent seuls les Russes étaient l'objet de la haine des Allemands<sup>33</sup>, « la haine des Tchèques et des Croates s'y est ajoutée et (...) en communauté avec les Polonais et les Hongrois, nous ne pouvons affermir la révolution que par le terrorisme le plus déterminé contre les peuples slaves ».

A la fin de son texte, Engels appelle d'ailleurs à la « lutte, la "lutte à mort, impitoyable", contre les Slaves traîtres à la révolution ; la guerre d'extermination et le terrorisme sans merci – non dans l'intérêt de l'Allemagne, mais pour la révolution ! »

La tentative de Bakounine de ramener les Slaves dans le giron de la révolution démocratique était vouée sans doute à l'échec, échec d'autant plus inévitable que ni les Allemands ni les Magyars n'entendaient accepter les revendications nationales des peuples qu'ils dominaient, ce qui, conformément aux prévisions du révolutionnaire russe, poussait ces derniers dans les bras de la contre-révolution. On peut aujourd'hui rester stupéfait devant l'incapacité d'hommes tels que Marx et Engels à comprendre cela. Aveugle, ce dernier écrit que « les traîtres ont finalement compris clairement qu'ils ont tout de même été bernés par la contre-révolution ». Mais il est trop tard, maintenant, ajoute-t-il : les Slaves autrichiens sont repoussés par les Allemands et les Magyars qu'ils ont vendus. Manifestement Engels ne se pose pas la question de savoir si le refus des Allemands et des Magyars à prendre en compte les revendications nationales des Slaves ne constitua pas une entrave à leur ralliement à la revendication de l'unité nationale allemande ou magyare. Subsidiairement, il ne vient pas à l'esprit d'Engels que les Slaves autrichiens, à tout prendre, préféreraient rester dominés dans l'empire autrichien plutôt que de l'être dans une Grande Allemagne elle-même dominée par la Prusse. N'est-ce là qu'une conjecture ? En 1848, Frantisek Palacky, dont on oublie parfois qu'il était historien, rédigea une réponse au Parlement de Francfort, dans laquelle il rejetait l'idée de l'unification des Tchèques dans un Allemagne unifiée, et justifiait ainsi leur place dans l'empire autrichien : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer. » A ses yeux, l'empire des Habsbourg constituait un rempart à la fois contre la germanisation et contre la Russie<sup>34</sup>.

---

<sup>32</sup> *Le panslavisme démocratique, op. cit.* p. 82.

<sup>33</sup> « ... la haine des Russes était et est encore pour les Allemands, la première passion révolutionnaire... » *Le panslavisme démocratique, op. cit.* p. 85.

<sup>34</sup> « Je ne suis pas allemand, ou du moins je n'ai pas conscience de l'être... Je suis tchèque, d'origine slave, et le peu que je vauis est tout entier au service de ma Nation. Cette Nation est sans doute petite, mais elle constitue depuis ses origines une individualité historique. Ses princes sont entrés dans le concert des princes allemands, mais le peuple lui-même ne s'est jamais considéré comme allemand. D'ailleurs vous

Chez Marx et Engels, l'amalgame entre Slaves autrichiens d'une façon générale et les éléments slaves de l'armée autrichienne permet de rejeter sur les premiers l'accusation de peuple contre-révolutionnaire. N'y avait-il parmi les Tchèques aucun élément démocratique sur lequel les démocrates allemands pussent s'appuyer ? Le fait que Bakounine en était un des animateurs suffit-il à entacher ce mouvement de toutes les tares politiques ? Il est clair qu'Engels cherche hargneusement à faire porter sur les Slaves la responsabilité de l'échec de la révolution allemande.

L'attitude de Bakounine tranche considérablement. Certes, dit-il aux Tchèques dans l'Appel aux Slaves, la « vieille politique allemande », à Francfort, « répondait par l'ironie à vos justes exigences », et « se réjouissait à Vienne de la dissolution de notre congrès de Prague ». Mais, précise-t-il, « cette politique ne sera pas celle du futur peuple allemand, elle n'est pas celle de la révolution allemande, de la démocratie allemande ». Bakounine appelle donc à distinguer entre la politique de la réaction allemande et celle de la démocratie allemande ; entre la politique des chancelleries, des droits dynastiques, des aristocrates, des privilégiés, des camarillas et des généraux d'une part, et celle du peuple allemand. Pour préparer la chute de cette politique réactionnaire, nous « saisissons avec transport la main des démocrates de tous les pays afin de lutter tous ensemble, étroitement unis, pour le salut commun, pour l'avenir de tous les peuples. »

Il est significatif que l'article d'Engels, qui cite de larges extraits de l'Appel aux Slaves, ne fasse aucune allusion au passage où Bakounine fait la distinction entre réactionnaires et démocrates allemands. Il semble beaucoup plus soucieux de mettre l'accent sur ce qui sépare les Allemands des Slaves que sur ce qui peut les rapprocher. Engels tombe dans le défaut de sectarisme que Marx dénonça avec vigueur vingt ans plus tard : « La secte trouve sa raison d'être dans son point d'honneur, et ce point d'honneur, elle le cherche non dans ce qu'elle a de commun avec le mouvement de classe, mais dans un signe particulier qui la distingue du mouvement <sup>35</sup>. »

Engels semble très énervé par les proclamations de l'Appel aux Slaves sur la justice, l'humanité, la liberté, l'égalité, l'indépendance : « Nous n'avons rien trouvé d'autre dans le manifeste panslaviste que ces catégories plus ou moins morales, qui sonnent sans doute très joliment,

---

voulez affaiblir à jamais, rendre impossible l'existence de l'Autriche comme Etat indépendant. Or, le maintien de l'intégrité de l'Autriche, le développement de l'Autriche sont d'une haute importance non seulement pour mon peuple, mais pour l'Europe entière, pour l'humanité, et la civilisation elle-même... » (Réponse de Palacky à une invitation du pré-parlement de Francfort, mai 1848). Cette déclaration exprime de façon parfaitement claire à la fois la revendication de la spécificité nationale des Tchèques d'Autriche et le désir de rester dans l'Empire. Lorsque, après la constitution de la monarchie duale d'Autriche-Hongrie (1867) les Slaves réclameront un statut identique à celui de la Hongrie (ce que Bakounine suggérait en 1848), ce n'est pas le gouvernement autrichien qui s'y opposera, ce sont les Allemands de Bohême et les Hongrois qui en empêcheront la réalisation, à la grande déception des Tchèques.

<sup>35</sup> Lettre à J.B. Schweitzer, 13 octobre 1868.

mais qui, pour résoudre des problèmes historiques ou politiques, ne prouvent absolument rien. »

Ces catégories morales sont une concession à un genre littéraire bien déterminé, mais il est évidemment faux de dire qu'il n'y a rien d'autre dans l'Appel. Bakounine invite précisément les démocrates européens à s'organiser : la réaction conspire dans toute l'Europe avec l'aide d'une organisation préparée lentement et s'étendant partout. La révolution doit se créer une puissance capable de la combattre. « C'est un devoir sacré pour nous tous, soldats de la Révolution, démocrates de tous les pays, d'unir nos forces, de nous entendre et de nous grouper. »

En effet, si la première partie du texte de Bakounine est un rappel de la politique passée et des erreurs commises faute d'union entre tous les démocrates, la suite est une exhortation à s'organiser. Pour cela, Bakounine réaffirme – comme Engels l'avait d'ailleurs fait dans un premier temps – que le bien-être des nations ne peut être assuré s'il existe en Europe un seul peuple courbé sous le joug. Il rappelle précisément aux Slaves ces moments privilégiés lors desquels, avec les Allemands, ils avaient combattu à Vienne pour le salut de tous. « Qu'il fut grand et beau ce mouvement qui s'étendit sur toute l'Europe et la fit tressaillir ! Touchés par le souffle révolutionnaire, Italiens, Polonais, Slaves, Allemands, Magyars, Valaques de l'Autriche et Valaques de la Turquie, tous ceux enfin qui agonisaient sous le joug étranger se levèrent en frémissant de joie et d'espérance. »

Les ennemis que Bakounine désigne ne sont pas les peuples ni les nations mais les empires prussien, autrichien, russe, turc. L'Appel ne laisse à aucun moment penser que Bakounine souhaite la prépondérance de la Russie sur les autres nations slaves, ni l'hégémonie des Slaves sur les autres peuples. Il constate simplement l'émergence d'une conscience slave, il constate aussi que le peuple russe est le seul qui a su conserver une existence nationale, mais il rappelle que « sa nationalité et sa grandeur ne sont rien, tant que lui-même ne sera pas libre, tant qu'il souffrira que sa force serve de fléau à la malheureuse Pologne et de menace perpétuelle à la civilisation européenne (Je souligne). Bien loin de poser les Slaves comme adversaires des Allemands et des Magyars, l'Appel déclare : « Nous tendîmes une main fraternelle au peuple allemand, à l'Allemagne démocratique (...) Nous offrîmes aux Magyars, à ces ennemis ardents de notre race, (...), nous leur offrîmes une alliance fraternelle. » Si donc le panslavisme est la volonté d'assurer l'hégémonie des Slaves en Europe, l'Appel de Bakounine ne l'est en rien. Il s'agit d'ailleurs, plutôt que d'un appel aux Slaves, d'un appel à l'alliance de tous les démocrates d'Europe contre la réaction monarchique. Que Bakounine se soit senti profondément slave et russe, cela ne fait pas de doute. Plus tard, il rappellera qu'à deux reprises la fréquentation de ses frères slaves a failli lui faire oublier les liens qui l'attachaient au mouvement démocratique d'Europe occidentale. Mais il s'est vite ressaisi. On pourrait multiplier les prises de position ultérieures de Bakounine, qui

restent identiques : « Pour les peuples russes et non russes, emprisonnés aujourd'hui dans l'empire de toutes les Russies, il n'est pas d'ennemi plus dangereux, plus mortel que et empire lui-même », écrit-il en 1869, vingt ans plus tard (I, 13).

Si, parvenu à l'âge mûr, Bakounine développe certaines idées sur les potentialités révolutionnaires de la Russie, ces idées ne procèdent pas d'un quelconque messianisme slavophile mais d'une observation aiguë de la réalité sociologique du pays. La clé de cette analyse se trouve peut-être dans une lettre qu'il écrivit à Liebknecht le 8 avril 1870, dans laquelle il déclare que la majorité des étudiants russes se trouve dans la situation de « n'avoir absolument aucun moyen assuré d'existence devant elle, ce qui fait qu'avant tout, elle est révolutionnaire par position, et c'est la manière la plus sérieuse et la plus réelle, selon moi, d'être révolutionnaire ». Or, il est significatif que ce sont ces mêmes intellectuels d'origine bourgeoise qui, trente ans plus tard, constitueront l'écrasante majorité des cadres du parti bolchevik.

Quant au « messianisme paysannophile » dont on a parfois affublé Bakounine <sup>36</sup> il résulte d'une lecture quelque peu superficielle du révolutionnaire russe. Celui-ci n'assigne à la paysannerie des pays slaves d'Autriche et d'Allemagne un rôle, en 1848, que parce qu'elle est soumise au système féodal et que sous certaines conditions elle peut se révolter et constituer une force d'appoint considérable à la démocratie. En Russie, en revanche, il ne se fait guère d'illusion. Bakounine ne voit dans le mir, la communauté rurale traditionnelle, aucune base d'évolution positive. Le mir, dit-il, n'a jamais eu d'évolution interne. Le seul processus qui s'en dégage et la désintégration. Pressentant même le développement d'une nouvelle classe de koulaks, il ajoute que « tout moujik un peu aisé et un peu plus fort que les autres s'efforce aujourd'hui de toute son énergie de se dégager de la communauté rurale qui l'opprime et l'étouffe <sup>37</sup> ». « Apathie » et « improductivité », dit-il enfin, telles sont les principales caractéristiques de la communauté rurale russe. Le Bakounine anarchiste des années 70, conscient des réticences paysannes devant la révolution, insistera quant à lui sur la nécessité « d'établir une ligne de conduite révolutionnaire qui tourne la difficulté et qui non seulement empêcherait l'individualisme des paysans de les pousser dans le parti de la réaction, mais qui au contraire s'en servirait pour faire triompher la révolution » <sup>38</sup>. Ce n'est pas absolument de la « paysannophilie » : Bakounine a

---

<sup>36</sup> Cf. entre autres Wanda Bannour, le chapitre « Bakounine » in *La Philosophie.- De Kant à Husserl*, page 161. Marabout Université.

<sup>37</sup> Cité par A. Lehning, VI, xxiv.

<sup>38</sup> Bakounine fait même une prédiction que les bolcheviks auraient dû méditer. Si on cherchait à « imposer par décret le collectivisme aux campagnes », cela aboutirait à « rejeter dans le camp de la réaction les dix millions de paysans français », les campagnes se soulèveront, et il faudra recourir au « terrorisme des villes contre les campagnes », lever une immense force armée et toute la machine de l'Etat serait reconstituée : « ceux qui se serviraient d'un moyen semblable tueraient la révolution. » (VII, 116. Voir également p. 53.)

simplement compris une chose toute bête qui semble avoir échappé à Mme Bannour, à savoir que si, dans l'hypothèse d'une révolution sociale, les paysans ne produisent pas de quoi manger, il ne restera à Mme Bannour d'autre alternative que de manger les pages de ses livres.

En conclusion de notre propos sur l'Appel aux Slaves, on peut s'étonner que la réponse qu'en fit Engels dans le Panslavisme démocratique, qui est une longue critique des positions attribués à Bakounine, ne figure pas dans l'anthologie de textes anti-anarchistes publiée par les Editions de Moscou, *L'anarchisme et l'anarcho-syndicalisme*. Ce livre, constitué de textes choisis de Marx, Engels, Lénine, ne fait évidemment aucune allusion aux thèses d'Engels sur les « nations contre-révolutionnaires », les « déchets de peuples »<sup>39</sup>, etc.

Cet oubli, qui ne saurait être accidentel, suffit à montrer que les problèmes soulevés par le texte de Bakounine et par la réponse d'Engels restent brûlants. Les éditeurs ont sans doute voulu éviter la peine d'expliquer ou de justifier les prises de position d'Engels. Celui-ci, en effet, cite de larges extraits de l'Appel aux Slaves, en particulier le passage où Bakounine s'élève contre les « frontières artificielles que les congrès des despotes ont érigées par la violence d'après de prétendues nécessités historiques, géographiques, commerciales et stratégiques. » Bakounine affirme par surcroît qu'il « ne doit plus y avoir d'autre délimitation que celles conformes à la nature, tracées par l'équité et dans un esprit démocratique, définies par la volonté des peuples eux-mêmes en se fondant sur leurs caractéristiques nationales... »

Des lecteurs mal avisés auraient risqué d'oublier que c'est à la situation de l'Europe centrale de 1848 le que texte faisait référence...

## **VI. – L'alliance germano-slave**

A cette époque Bakounine misait tous ses espoirs dans le déclenchement de la révolution en Bohême, qu'il considérait comme le centre de gravité de l'Europe centrale.

Inlassablement, il tente de rapprocher Slaves et Allemands en démontrant l'identité de leurs intérêts. Il se lie à deux anciens députés de la Prusse, d'Ester, membre de la Ligue des communistes de Cologne, et Hexamer. « Je mis longtemps à les persuader que les Allemands devaient à toute force renoncer à leurs prétentions vis-à-vis de la terre slave ». Bakounine eut beaucoup de mal, au début, à dissiper leur méfiance car les

---

<sup>39</sup> La social-démocratie allemande devra plus tard gérer ce que Claudie Weil désigne par « l'héritage encombrant » de Marx et d'Engels, qui avaient réservé « le droit à l'existence et au développement aux seules nations historiques, au nom du progrès et de la révolution... » Kautsky écrira à Max Adler : « Sur la question d'Orient comme sur celle de la Pologne, je suis d'avis que la vieille position de Marx est devenue intenable – de même que sa position envers les Tchèques. » Rosa Luxembourg également prendra l'initiative de « réviser les conceptions vieilles de Marx sur la question polonaise ». (Cf. Claudie Weill, *L'Internationale et l'autre*, éditions l'Arpenteur.).

calomnies dont il avait été la victime restaient encore vivaces, malgré le démenti de George Sand dans *La Nouvelle Gazette rhénane*.

Les deux Allemands conviennent d'agir pour « user de toute leur influence sur les démocrates allemands afin d'éliminer leur haine et leurs préventions contre les Slaves », tandis que Bakounine promet « d'agir sur les Slaves dans le même esprit ». Cependant les suspicions qui pèsent sur lui entravent considérablement son action, et il s'abstient d'intervenir trop, « craignant d'éveiller de nombreux soupçons ». Les instigateurs de ces calomnies ont parfaitement et très efficacement appliqué le principe : calomniez, il en restera toujours quelque chose.

Bakounine reconnaît que d'Ester et Hexamer tinrent parole : ce fut presque exclusivement grâce à leurs efforts qu'en peu de temps les journaux, les clubs, les congrès démocratiques allemands changèrent de ton, parlèrent de façon différente des rapports entre l'Allemagne et les Slaves, « en reconnaissant entièrement et inconditionnellement le droit à ces derniers à l'indépendance, en les appelant à se rallier à la cause révolutionnaire européenne, en leur promettant aide et secours contre les prétentions de Francfort, de même que contre tous les autres partis révolutionnaires allemands ». Ce changement d'attitude fit boule de neige : les Polonais, les revues démocratiques françaises, et même les démocrates italiens de Rome « se mirent à parler des Slaves comme d'alliés virtuels et désirés ».

« De leur côté, les Slaves, je veux parler des démocrates tchèques, agréablement surpris par ce revirement inopiné, se mirent à exprimer dans leurs revues leur sympathie pour les démocrates européens, en particulier allemands et magyars. Le premier pas vers un rapprochement était accompli. » (Confession.)

Le second pas consistait à vaincre « la haine des Allemands de Bohême pour les Tchèques », mais aussi à les « unir aux Tchèques pour le but révolutionnaire commun ». Bakounine fait remarquer que la haine entre Allemands et Tchèques de Bohême était toute récente, attisée de surcroît par les efforts du gouvernement autrichien. *La Nouvelle Gazette rhénane* du 11 juillet 1848, dans un article signé « Un Allemand de Prague », confirme qu'on n'a senti « aucune trace d'une rivalité des nationalités lors des combats sur les barricades : Allemands et Tchèques faisaient cause commune ». Il est vrai cependant que l'auteur écarte l'éventualité d'une république slave : l'idée, dit-il, « en est trop naïve »<sup>40</sup>. On peut se demander comment « l'Allemand de Prague » qui relate ces faits aurait réagi si les Tchèques aux côtés desquels il se battait lui avaient parlé de cette revendication-là...

Outre les deux ex-députés prussiens, les démocrates saxons furent très utiles en envoyant des agents dans la Bohême allemande pour exercer une action en faveur du rapprochement des deux peuples, si bien qu'au mois de mai, dit Bakounine, « beaucoup étaient prêts à s'allier au Tchèques pour faire la révolution en commun ». Mais lorsque ses deux

---

<sup>40</sup> *La Nouvelle Gazette rhénane*, Editions sociales, T. I, p. 261.

collaborateurs imaginèrent de réunir à Leipzig un congrès slavo-allemand, il s'opposa résolument à ce projet, qu'il qualifia d'« inepte ». Il ne donne pas les raisons à ce refus mais fait ce commentaire qui en dit suffisamment long : « Même à cette époque les Allemands ne s'étaient pas entièrement guéris de leur malheureuse rage de congrès. » Outre que l'heure n'était pas aux discussions, Bakounine devait penser que le nouveau tour favorable qui s'esquissait dans les relations entre Slaves et Allemands était trop fragile pour se risquer dans un débat public où les vieilles rancœurs ne manqueraient pas de prendre le dessus...

Bakounine rappelle que la haine entre Allemands et Tchèques de Bohême – ces derniers constituant les deux tiers de la population du pays – était toute récente et que l'attitude du parlement de Francfort n'y était pas pour rien. Cette haine, dit-il, s'était éveillée au début de la révolution de 1848. Les Tchèques voulaient faire de la Bohême un pays indépendant de l'Allemagne et refusaient d'envoyer des députés à l'Assemblée de Francfort, ce qui aurait entériné l'appartenance du pays à la sphère allemande. Les Allemands au contraire arguaient du fait que la Bohême avait toujours appartenu à l'union germanique et qu'elle était depuis des temps fort reculés une partie intégrante de l'ancien empire. On se souvient des propos d'Engels déclarant que s'il se constituait un Etat slave en Bohême, l'Allemagne aurait l'air d'une miche de pain rongée par les rats. Des libéraux allemands aux démocrates les plus radicaux, tous exigeaient le maintien de la Bohême dans la sphère de l'Allemagne.

En mai 1849 cependant, Bakounine se rend compte que l'opinion des Allemands de Bohême s'est modifiée sur la question slave et que beaucoup « étaient prêts à s'allier aux Tchèques pour faire la révolution en commun ». Mais il est déçu par l'attitude des hommes qui l'entourent. Il parvient à la conclusion qu'il faut accélérer la révolution en Bohême. Il demande à Arnold Ruge d'user de son influence sur la jeunesse tchèque, sur la petite-bourgeoisie pauvre et sur la paysannerie. Arnold se montre réservé et réticent ; Bakounine a l'impression que l'entretien qu'il a eu avec lui n'a servi à rien. Il fait ce commentaire désabusé : « Quand je songe aujourd'hui aux moyens misérables avec lesquels j'avais projeté de réaliser la révolution en Bohême, j'ai envie de rire ; je ne comprends pas comment je pouvais remporter la victoire. Mais à ce moment, rien n'était en mesure de m'arrêter. »

De fait, le projet de Bakounine est d'une ambition extrême. Il veut créer en Bohême trois organisations séparées, s'ignorant mutuellement : « La première pour les petits-bourgeois, la seconde pour les jeunes, la troisième pour les villages », chacune étant soumise à une hiérarchie rigoureuse et à une discipline inconditionnelle, et chacune « conforme, dans tous ses détails et ses formes, au caractère et à la force de la classe à laquelle elle était réservée ». C'est la première fois qu'apparaît chez lui l'idée que la structure interne d'une organisation doit correspondre à la nature du groupe social qui y est représenté. Ce sont essentiellement des raisons d'efficacité qui le motivent. On retrouvera cette idée bien plus tard et dans un sens totalement différent lorsqu'il développera ses idées sur

l'AIT. Pour l'instant il est sans doute surtout motivé par la conviction que ces trois groupes sociaux pourraient difficilement cohabiter dans une même organisation. Il pense peut-être aussi que chacune pourra être plus efficace dans sa propre sphère d'activité en étant organisée sur des bases spécifiques.

Les trois organisations seraient reliées par un comité central composé de trois membres qu'il faudrait élire.

« J'espérais, grâce à cette société secrète, accélérer les préparatifs révolutionnaires en Bohême ; je comptais que ces derniers se conformeraient dans tous leurs points à un plan unique. » (Confession.)

Si on essaie de dépasser le parti-pris qui consiste à attribuer à Bakounine la manie de constituer des sociétés secrètes, il ne fait pas autre chose ici que proposer la méthode du cloisonnement appliquée dans toutes les circonstances qui exigent l'usage de l'action clandestine. Fait amusant, Bakounine précise même qu'à l'insu de Ruge, chargé de réaliser ce projet parmi les Tchèques, il avait pris des dispositions avec un Allemand pour « organiser suivant ce même plan une société des Allemands de Bohême »... L'ironie de l'histoire veut que Bakounine sera pris à son propre piège : persuadé que Ruge était resté inactif à Prague, il n'apprit que lors de son procès que son ami avait mené « une action énergique et vigoureuse, mais dans le même temps si prudente, que même ses amis les plus proches ne se doutaient pas de ses activités »<sup>41</sup>.

Bakounine ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur les démocrates Tchèques qui, disait-il, avaient appris des Allemands l'engouement pour les clubs et les bavardages creux. Ayant eu des entretiens en tête-à-tête avec quelques-uns d'entre eux, il cherche un moyen de les utiliser en laissant « le champ libre à leur amour-propre » et en leur concédant « les apparences du pouvoir », ce qui n'indique pas précisément une collaboration franche et ouverte. L'ensemble des passages de Bakounine sur ses tentatives à Prague au printemps de 1849 montre bien que selon lui le contexte est certes objectivement révolutionnaire, mais que les hommes à la hauteur de la situation manquent. D'une réunion « bruyante et désordonnée » qu'il eut avec les démocrates de Prague, il conclura que c'étaient de grands bavards, « plus portés sur une rhétorique pleine de frivolité et d'amour-propre que sur des entreprises dangereuses. Je les effrayai, paraît-il, par la brutalité de certaines des expressions qui m'avaient échappé. J'avais le sentiment qu'aucun d'entre eux ne comprenait les conditions uniques qui rendaient la révolution possible en Bohême. »

Avec l'éclairage des textes que Bakounine écrit dans sa maturité, on comprend que la seconde révolution qu'il souhaitait alors était impossible. Les conditions politiques d'une révolution démocratique

---

<sup>41</sup> Engels, qui n'était certes pas un ami proche, avait tout de même des soupçons : « Nous-mêmes et les Hongrois devrions garantir aux Slaves autrichiens leur indépendance – c'est ce que réclame Bakounine, et des gens du calibre d'un Ruge sont capables de lui avoir réellement fait de telles promesses en tête à tête », dit-il dans *Le panslavisme démocratique. (Les marxistes et la question nationale, op. cit. p. 85.)*

avaient changé. La bourgeoisie libérale allemande ou germano-tchèque n'avait pas le souffle de la bourgeoisie française de 1789. A demi rassasiée, impatiente de jouir, elle est surtout, dit Bakounine, « menacée d'en bas » par le prolétariat. Les Danton, les Saint-Just, ont été remplacés par une « cohorte mélancolique et sentimentale d'esprits maigres et pâles » (VIII 139). La Confession est de fait truffée de réflexions désabusées non seulement sur l'incompétence des chefs révolutionnaires d'alors, mais sur leur indécision, leur vanité, leurs querelles mesquines et leur lâcheté.

Se rendant alors compte que les moyens lui manquent, Bakounine révisé ses plans en baisse. Il confie aux frères Strak la mission d'organiser des groupes clandestins « sans se conformer rigoureusement à [son] ancien plan », dit-il, et en se concentrant sur Prague. Il leur demande « d'entrer en contact avec des travailleurs et de constituer progressivement un groupe composé de 500, 400, ou même 300 hommes, une sorte de bataillon révolutionnaire » sur lequel il pourrait ainsi « conquérir tous les autres éléments pragois, moins ou pas du tout organisés. »

Considérant l'éparpillement des forces et l'inorganisation des démocrates de Prague, un bataillon armé et bien organisé de 500 hommes aurait pu avoir un impact certain, mais il ne semble pas venir à l'esprit de Bakounine que, constitué de travailleurs, ce bataillon n'aurait sans doute réussi qu'à faire contre lui l'unité des démocrates et de la réaction. Surtout si, comme il le dit, son intention était d'obliger les chefs de la démocratie tchèque à se rallier à lui, soit en usant de la persuasion, soit en usant de la force.

Les frères Strak, chargés du travail d'agitation à Prague, ne disaient pas grand chose dans leur correspondance à Bakounine et ce n'est que plus tard qu'il apprit par la commission d'enquête, lors de son procès, qu'ils avaient été, comme Arnold Ruge, extrêmement actifs.

## **VII. – La seconde révolution**

Bakounine explique très clairement les positions qui étaient les siennes à l'époque de l'Appel aux Slaves :

« Je désirais la révolution en Allemagne, je la désirais de tout mon cœur, en tant que démocrate et aussi parce que je supposais qu'elle devait être le signal, le point de départ en quelque sorte, de la révolution en Bohême. »

Il est intéressant de constater qu'à l'époque même où Engels rejetait sur les Slaves d'Autriche la responsabilité de l'échec de la révolution en Allemagne, Bakounine attendait de la reprise du mouvement révolutionnaire en Allemagne le signal de la révolution slave. Un autre Russe, soixante ans plus tard, aura lui aussi les yeux tournés vers une hypothétique révolution allemande. Sur quels éléments Bakounine fondait-il ses espoirs ?

L'empire autrichien avait été ébranlé par la sédition en Hongrie, en conséquence il s'était appuyé sur les Slaves pour contre-balancer le déséquilibre ainsi produit. Bakounine retourne à Prague et se rend compte que se trouvent là réunis tous les facteurs d'une révolution. Les événements y avaient évolué plus lentement qu'ailleurs et les conquêtes de la révolution de mars, déjà supprimées dans les autres parties de l'empire, étaient encore florissantes en Bohême. « Les assemblées populaires, l'édition, les clubs jouissaient d'une liberté illimitée... »

De nombreux réfugiés viennois, qui se faisaient fusiller chez eux, circulaient librement. Mais surtout, dit Bakounine, « toute la population des villes et des villages était armée et, partout, elle était mécontente : mécontente et méfiante parce qu'elle sentait l'approche de la révolution et craignait de perdre les droits qu'elle venait d'acquérir » (Confession).

A posteriori on peut se demander si Bakounine ne faisait pas une grave erreur d'appréciation. Les signes extérieurs d'agitation révolutionnaire à Prague, alors que partout ailleurs en Europe la révolution était en régression, pouvaient ne représenter que les dernières vagues, inoffensives, d'une tempête finissante. En 1848 Bakounine semblait penser qu'il était possible de rallumer la révolution à Prague. Quelle que soit l'explication, il est peu probable que son attitude eût changé : s'il y avait une chance, il fallait la tenter.

Il y avait tout de même des éléments objectifs à l'appui de la thèse de Bakounine. Dans les villages, on redoutait l'aristocratie et la restauration de l'ancienne sujétion. Dans les villes, les enrôlements annoncés mettaient la population en ébullition. Les troupes, composées surtout de régiments magyars, sympathisaient avec la rébellion. Bakounine cite des cas de fraternisation de la troupe avec la population contre les fonctionnaires de police. Il est persuadé que les régiments magyars se rallieraient à la révolution : « circonstance importante, puisque cet événement aurait prélué à la fondation d'une armée révolutionnaire en Bohême » (Je souligne). Enfin, dernier élément rendant la situation explosive, l'état des finances autrichiennes était catastrophique, il n'y avait plus de monnaie.

« Pour toutes ces raisons, dit Bakounine, les éléments révolutionnaires étaient fort nombreux ; il ne restait simplement qu'à les gagner, mais les moyens me faisaient complètement défaut pour y parvenir. »

Constamment, Bakounine se plaint du manque de moyens, en hommes et en argent.

Les paysans de Bohême – Tchèques et Allemands – étaient un élément sur lequel le révolutionnaire comptait beaucoup. L'erreur des démocrates allemands, dit-il, est de n'avoir pas su pénétrer dans les campagnes.

« Les villes devenaient en quelque sorte des aristocrates, et les villages se bornaient au rôle de spectateurs de la révolution et même, dans de nombreux endroits, s’y montraient hostiles. »

Pourtant, il devait être facile de soulever les campagnes puisqu’il existait de nombreux « vestiges de l’ancien statut féodal qui opprimait la paysannerie ». En 1848 la féodalité subsistait encore en Bohême, avec les charges écrasantes et les contraintes qui pesaient sur les paysans propriétaires. La classe des non-possédants était plus nombreuse encore et sa situation plus douloureuse qu’en Allemagne. Enfin, il existait un grand nombre de fabriques et d’ouvriers d’industrie, « que le sort destine à être des recrues de la propagande démocrate ».

Bien que dépassant les moyens qu’il avait de la réaliser, l’idée de Bakounine était extrêmement lucide. Il voulait imposer des transformations telles que même si la révolution avait été vaincue par la suite, le gouvernement autrichien n’aurait pas pu revenir en arrière : confiscation des biens de la noblesse et des riches propriétaires, et leur redistribution partielle aux paysans non propriétaires, « afin de les encourager à soutenir la révolution ». Destruction de tous les actes de procédure, des documents administratifs, extinction des dettes n’excédant pas une somme donnée, etc. La révolution devait « pénétrer si profondément dans le sang et la vie du peuple que même après la victoire, le gouvernement autrichien n’aurait jamais été capable de l’extirper, aurait ignoré ce qu’il y avait à entreprendre et à faire, n’aurait pu rassembler ni même retrouver les vestiges de l’ancien régime détruit à jamais, et ne se serait jamais réconcilié avec le peuple de Bohême ».

Ces quelques remarques laissent penser que Bakounine ne se faisait pas beaucoup d’illusions sur le succès de la révolution ; il s’agit là, d’un certain point de vue, de mesures qu’on pourrait appeler « défensives-offensives », destinées à créer une situation de non-retour pour le gouvernement, mais qui serait un progrès par rapport à l’état antérieur des choses.

Bakounine attendait tout de même de cette révolution qu’elle s’étende à la Moravie et à la Silésie autrichienne et prussienne, à toutes les terres allemandes limitrophes, « de sorte que la révolution allemande qui ne touchait jusque-là que les villes, les petits bourgeois et les ouvriers des usines, les écrivains et les avocats, se serait transformée à son tour en révolution de l’ensemble du peuple ».

On retrouve deux thèmes qui resteront constants dans la pensée de Bakounine : la nécessité d’étendre la révolution dans les campagnes et la destruction des actes administratifs. Nous avons exprimé notre opinion sur le premier point. Quant au second, il s’agit évidemment d’un acte qui accompagne d’autres mesures, notamment l’expropriation des grands propriétaires et la redistribution des terres, dans le cadre d’un mouvement de masse de la population, et non d’un acte isolé accompli par quelques

hommes qui espèrent, par l'incendie d'une mairie, réveiller une population par ailleurs indifférente.

On peut s'interroger sur les raisons de l'intérêt de Bakounine pour la paysannerie. On a invoqué son caractère de Russe. Son point de vue résulte surtout d'une réflexion sur l'importance politique et sociale de cette classe. La paysannerie qu'il « insère » dans le dispositif stratégique qu'il préconise pendant la guerre franco-prussienne en 1870 n'est pas la paysannerie russe, c'est la paysannerie française issue de la Grande révolution, ayant acquis la propriété depuis peu et soucieuse de la conserver ; ce sont aussi les ouvriers agricoles sans terre : rien à voir avec la situation en Russie.

On retrouve dans les positions défendues par Bakounine en 1848-49 l'embryon de celles qu'il développera en 1870 : extension de la révolution dans les campagnes, distribution des terres des grands domaines de façon à intéresser les paysans à la révolution. Il est vrai cependant que le révolutionnaire russe comprend la mentalité paysanne beaucoup mieux que ne le fait Marx. Herzen évoque dans ses mémoires une anecdote qui se situe pendant la révolution de 1848 en Allemagne. Lors d'un de ses voyages dans le pays, Bakounine tombe sur des paysans révoltés, rassemblés au pied d'un château.

« Bakounine descendit de la diligence et sans prendre le temps de demander aux paysans de quoi il s'agit, les fait mettre sur les rangs et les harangue si bien que lorsqu'il remonta dans la diligence, le château flambait aux quatre coins <sup>42</sup>. »

Si dans la pensée achevée du Bakounine anarchiste il y a peu d'illusions sur la paysannerie – les Lettres à un Français, datant de 1870, le montrent bien – son expérience concrète lui a montré les potentialités révolutionnaires de cette classe, pourvu que le prolétariat sache lier les intérêts de la paysannerie à ceux de la révolution. Il montre surtout que l'énorme masse paysanne peut constituer un obstacle insurmontable à la révolution. Très explicitement, c'est l'absence d'unité entre le mouvement démocratique et les revendications de la paysannerie qui sera désigné comme cause déterminante de l'échec de la révolution de 1848 en Allemagne.

L'objectif de Bakounine était rien moins que de faire « de toute la Bohême un camp révolutionnaire », d'y créer une force susceptible d'y développer la révolution mais aussi de mener l'offensive à l'extérieur, de soulever toutes les populations slaves, de détruire l'empire d'Autriche, de venir à l'aide des Magyars et des Polonais, et enfin de porter la révolution en Russie. L'ambition du révolutionnaire contraste singulièrement avec les moyens dont il disposait. Prague devait être le centre du mouvement révolutionnaire ; là devait être le siège du gouvernement révolutionnaire doté d'un pouvoir dictatorial. Les mesures préconisées par ce gouvernement révolutionnaire ne constituent pas précisément un modèle de révolution anarchiste : en effet, dit Bakounine, les clubs, les revues

---

<sup>42</sup> *Bakounine et les autres, op. cit.* p. 219.

« dans lesquels se manifestaient les anarchistes bavards seraient dissous ». Bien entendu le mot « anarchiste » sous la plume de Bakounine en 1848 n'a pas le même sens qu'en 1870. Il vise là les intellectuels petits-bourgeois impuissants dans l'action, comme ceux qu'il a pu voir en grand nombre dans les cercles d'hégéliens de gauche à Berlin.

La noblesse et le clergé qui s'opposeraient à la révolution seraient bannis ; l'administration autrichienne serait éliminée, sauf quelques fonctionnaires qui subsisteraient comme source de « renseignements statistiques » : on retrouve le problème des « spécialistes » de la révolution russe.

La jeunesse et les gens capables, sélectionnés, seraient « dépêchés dans l'ensemble du pays pour le doter d'une organisation révolutionnaire et militaire provisoire ». Les masses populaires, armées, seraient quant à elles divisées en deux groupes : une partie resterait sur place pour la défense du nouveau régime et pour la guerre des partisans : une autre, tous non possédants, « les ouvriers de fabrique et les partisans sans travail, ainsi que la moyenne partie de la jeunesse petite-bourgeoise instruite », constituerait une véritable armée, encadrée par d'anciens officiers polonais, des soldats et sous-officiers autrichiens à la retraite. Les dépenses de cette armée seraient couvertes par la partie des propriétés confisquées qui n'aura pas été redistribuées et par un impôt spécial et des assignats « du genre de ceux émis par Kossuth ». Est-il besoin de souligner à quel point ce scénario présente des éléments qui sont une préfiguration des premières années de la révolution russe ?

Il ne fait pas de doute que ce plan a dû paraître tout à fait extravagant à ceux des contemporains de Bakounine qui ont pu en avoir connaissance. August Röckel écrit en 1865 que le Russe s'imaginait être à la tête d'un « puissant rassemblement aux multiples ramifications et croyait grâce à lui mettre en mouvement des forces considérables ». Au lieu de cela, ajoute-t-il, « je trouvai à peine une douzaine de tout jeunes gens, auxquels leur imagination exaltée ne pouvait même pas faire allusion sur leur impuissance »<sup>43</sup>.

On peut s'interroger sur la validité de la stratégie préconisée par Bakounine à cette époque. S'agissait-il de rêveries complètement en dehors de la réalité ou au contraire de mesures réalisables si certaines conditions qui ne dépendaient pas du révolutionnaire russe avaient été remplies ? La question en elle-même n'a pas beaucoup de sens ; ce qui est intéressant en revanche, c'est la prémonition de la révolution russe qui est contenue dans les mesures qu'il préconise, c'est que la vision stratégique qu'il avait de la révolution en Europe centrale dépassait de très loin en ampleur celle de Marx et d'Engels à la même époque.

La remarque de Röckel appelle plusieurs commentaires. Il est vrai que Bakounine manquait de moyens, mais son isolement était très certainement loin d'être aussi grand qu'il ne le dit à un moment où il a plutôt intérêt à le faire croire à ses geôliers. Le problème reste cependant

---

<sup>43</sup> *Bakounine et les autres, op. cit.* p. 164

posé de savoir pourquoi la révolution de 1848-49 en Europe centrale, et particulièrement en Allemagne, a produit si peu d'hommes de valeur. Quant à cette douzaine de tout jeunes gens, à l'imagination exaltée mais impuissants, il faut garder en mémoire que l'élite du mouvement révolutionnaire européen qui s'est réunie à Zimmerwald en 1915, à la veille de la révolution russe, tenait dans trois taxis...

### **VIII. – Conclusion sur Prague**

Bakounine note à plusieurs reprises que les Allemands avaient fini par comprendre « la nécessité d'une action centrale et d'un pouvoir central » pour abattre la réaction, mais il regrette qu'aucune centralisation effective n'ait été réalisée en dépit de la présence du Comité central démocrate. « Ayant élu ce comité, ils croyaient avoir tout fait et ne jugeaient pas utile de lui obéir. »

Bakounine reproche aux Allemands leur indiscipline dans l'action et leur incapacité à centraliser leur activité. Chez eux dit-il, « c'est l'anarchie qui prédomine », issue du « protestantisme et de toute l'histoire politique de l'Allemagne. »

« Au moment précis où l'unification la plus étroite de tous les démocrates et de tous les libéraux était indispensable afin de lutter avec quelques succès contre la réaction triomphante, non seulement les démocrates et les libéraux, mais aussi les démocrates de l'ensemble de l'Allemagne, et jusqu'aux démocrates d'un même Etat allemand, ne pouvaient ni ne savaient ni ne désiraient s'unir. » (Confession.)

Un tableau étonnant est dressé des rivalités opposant les différents Etats allemands : Breslau et Cologne guerroyaient entre elles et ne voulaient pas se soumettre à Berlin. La Poméranie et le Brandebourg s'étaient rangés du côté de la monarchie ; la Westphalie penchait vers Cologne ; les démocrates du royaume de Saxe avaient leur propre comité central. Le Bade, le Wurtemberg, les Deux-Hesses reconnaissaient le comité central mais ne tenaient aucun compte de ses injonctions. Il en résulta, dit Bakounine, que le comité central des démocrates allemands était pauvre, peu puissant et « composé d'hommes inaptes à remplir leur tâche ».

Sur les trois membres élus, Bakounine était en contact avec d'Ester et Hexamer ; le troisième, le comte Reichenbach était parti dès le début. Bakounine rapporte que d'Ester avait déclaré que si la tentative du printemps 1849 échouait, « il faudra remettre à une date extrêmement lointaine tous les projets révolutionnaires ». Or, constate le Russe, au lieu de laisser de côté tout ce qui ne concernait pas la révolution, ils « consacraient la majeure partie de leur temps à des sujets de peu d'importance, de second plan, à des questions qui firent naître d'innombrables discussions avec de nombreuses sections du parti démocrate ». Ils proclamaient partout qu'une seconde révolution était nécessaire, mais « ils agissaient comme s'ils ne doutaient pas le moins du

monde de la solidité des fondements politiques sur lesquels ils reposaient ». D'Ester se préoccupait plus de son élection à la seconde assemblée législative prussienne que des préparatifs révolutionnaires. Hexamer se livrait à une correspondance publique « creuse, inutile, emphatique et congratulatoire » avec les démocrates européens. Tous deux se préoccupaient de la fondation d'une nouvelle revue démocrate, collectaient des abonnements, se disputaient à ce propos avec tous les démocrates, « alors qu'il était flagrant que si la seconde révolution n'avait pas lieu, l'existence de cette revue serait impossible à Berlin, et que si la révolution réussissait, toutes les démarches et disputes antérieures, tous les abonnements seraient inutiles ».

La seule unanimité qui existait entre les démocrates allemands était la conscience que les gouvernements qui avaient amorcé le mouvement réactionnaire ne s'arrêteraient que lorsqu'ils auraient restauré le régime antérieur à la révolution de 1848.

Tout le monde attendait pour le printemps l'aggravation des mesures réactionnaires. Une collision inévitable opposerait le parlement de Francfort aux dirigeants de l'Allemagne. Les actes du Comité central démocrate se bornaient à encourager tout le monde mais ce dernier était incapable d'entreprendre ni d'assurer la direction des préparatifs. « La simultanéité du soulèvement allemand de mai 1849, écrit Bakounine, a été davantage le fruit de l'action unanime des gouvernements allemands que celui de l'accord des démocrates allemands. » Cette situation, le révolutionnaire russe la vécut de très près lors de l'insurrection de Dresde, à laquelle il participa activement et qui constitue en quelque sorte l'épilogue de son action en Allemagne.

## **IX. – Dresde**

La présence de Bakounine à Dresde ne s'explique, aux dires mêmes de l'intéressé, que « parce que c'était le lieu le plus proche de Prague ». Ses fréquentations avec le milieu démocrate de la ville se limitaient, semble-t-il, à peu de chose. Dans un cabaret, il rencontre Tschirner, « le principal, sinon l'unique, quoique fort pitoyable, instigateur de la révolution saxonne ». Les deux seuls Allemands qu'il fréquente effectivement sont le docteur Wittig, rédacteur du journal démocrate dont les locaux servaient à Bakounine de bureau pour ses contacts avec la Bohême, et August Röckel qui a « grandement contribué (...) à la propagande dans la Bohême allemande, grâce à ses liens avec les démocrates saxons vivant à proximité de la frontière ».

La Constitution allemande est enfin mise au point. Le roi de Prusse la refuse, ainsi que la couronne qu'on lui proposait. Jusqu'au dernier moment Bakounine pense que la révolution est encore possible en Bohême. Röckel est obligé, pour des raisons de sécurité, de s'éloigner, aussi Bakounine le persuade-t-il d'aller à Prague pour demander aux hommes qu'il a là-bas d'accélérer les préparatifs. Le jour du départ de son

ami, il reçoit la visite du docteur Zimmer, ancien membre du parlement autrichien dissous et un des chefs les plus influents du parti allemand de Bohême. Auparavant un des ennemis les plus acharnés de la nation tchèque, Zimmer finit par se convertir aux opinions de Bakounine « après une discussion longue, et enflammée ».

« En prenant congé de moi, dit Bakounine, il me promet de se rendre sur-le-champ à Prague et de pousser les Allemands et les Tchèques à s'allier pour la révolution commune. » (Confession)

Des troubles éclatent à Dresde lors de la dissolution du parlement. Les circonstances semblent favorables : les troupes saxonnes sont réduites, car l'armée est occupée dans le Schleswig-Holstein et les troupes prussiennes sont encore loin. Les chefs démocrates temporisent : Bakounine conseille à Tschirner, élu au gouvernement provisoire, de « mettre fin à des pourparlers oiseux, de ne pas perdre de temps, de profiter de la faiblesse des troupes pour s'emparer de la ville ». Il propose aussi, sans résultat, d'investir l'arsenal pour s'emparer des armes.

Bakounine et quelques Polonais se mettent à la disposition du gouvernement provisoire et constituent « une sorte d'Etat-major » auprès de celui-ci. Sur son ordre on emmagasine des réserves de poudre à l'hôtel de ville. Il y avait à Dresde, dit le Russe, de nombreux démocrates armés, mais ils « étaient tous paralysés par des chefs révolutionnaires incapables ». Ainsi toutes les propositions que lui-même et ses Polonais faisaient, en particulier celle de réunir quelques centaines d'hommes pour s'emparer de l'armurerie, étaient systématiquement rejetées par le lieutenant Heinze, qui commandait la garde nationale. Heinze, dit Bakounine, a « contribué à la victoire des troupes beaucoup plus que les troupes elles-mêmes », et il n'hésite pas à qualifier l'homme de traître. Notons au passage que Bakounine, qui affirme n'avoir été en contact avec aucun Polonais, a tout de même réussi à en trouver pour constituer « une sorte d'état-major ». Le tsar, qui attendait des révélations de la Confession, ne s'y est pas trompé.

Incompétence d'une part, lâcheté de l'autre : Tschirner et Todt, tous deux membres du gouvernement provisoire, s'enfuient au premier bruit alarmiste, reviennent, s'enfuient de nouveau. Todt qui, avant l'insurrection, en sa qualité de commissaire du gouvernement, avait dissous le parlement au nom du roi, était « démoralisé par la contradiction entre sa situation antérieure et celle de ces jours-là ». Tschirner quant à lui, l'instigateur et le chef de la révolution, « avait fui à la première alerte, terrorisé par des rumeurs inexactes » : il est qualifié de lâche et de crapule.

Le seul qui force le respect de Bakounine est Heubner, membre du parti monarcho-constitutionnel, que rien ne destinait à se lancer dans la carrière révolutionnaire. Pacifique et doux, noble et honnête, il venait de surcroît de se marier et « était passionnément amoureux de sa femme ». Bakounine s'attendrit sur cet homme qui était tombé dans ce gouvernement révolutionnaire « comme un cheveu sur la soupe », mais

qui pensait « qu'il n'avait pas le droit de refuser un poste dangereux », et fit les plus grands sacrifices pour la cause qu'il jugeait juste.

Bakounine ne croit plus à la victoire ; les chefs révolutionnaires « avaient tellement embrouillé les choses que seul un miracle pouvait encore sauver les démocrates ». Le Russe attend la défaite mais refuse d'abandonner Heubner, qui était « comme l'agneau amené sur l'autel du sacrifice ».

A plusieurs reprises Bakounine réunit les chefs des barricades, tente de regrouper les forces en vue d'une attaque mais Heinze à chaque fois anéantit ses efforts. Certains chefs de barricades communistes, dit Bakounine, mirent le feu à plusieurs maisons. Dans ses mémoires le comte de Waldersee, commandant les troupes prussiennes, déclare à propos du rôle joué alors par Bakounine : « La façon dont il exerçait le commandement est attestée par les ordres d'incendie qui ont été retrouvés et qui furent en partie exécutés. Un quartier général improvisé, composé de jeunes gens ou d'étrangers, s'était installé avec lui dans l'hôtel de ville, y recevait des rapports, donnait des ordres et délivrait des permis d'armes, de munitions, de vivres et d'autres choses nécessaires. » Bakounine nie avoir donné des ordres de ce genre mais reconnaît qu'il l'aurait fait si les incendies avaient pu sauver la révolution saxonne. « Je ne donnai pas l'ordre d'incendier Dresde, mais je ne permis pas non plus que, sous prétexte de les éteindre, on livrât la ville aux troupes ». « La guerre, dit-il ailleurs, n'est pas un jeu d'enfants et il faut être très naïf pour s'en étonner. »

Après la chute de Dresde, Bakounine refuse de s'enfuir. Il propose au gouvernement provisoire de s'enfermer dans l'hôtel de ville et de tout faire sauter. La proposition étant rejetée, il organise une retraite en ordre de l'ensemble des milices, « en emportant toute la poudre, toutes les munitions, et les blessés ». C'est pendant cette retraite qu'il sera arrêté, à Chemnitz, avec beaucoup d'autres. A la commission d'enquête saxonne étonnée qu'il n'ait pas tenté de se libérer, Bakounine répondit qu'il était alors physiquement, et surtout moralement épuisé et parfaitement indifférent à son sort <sup>44</sup>.

Condamné à mort en Allemagne, extradé en Autriche et de nouveau condamné à mort, extradé une nouvelle fois en Russie, Bakounine passera huit années en forteresse et quatre en Sibérie. Ce n'est qu'en 1861 qu'il s'évade, usé, prématurément vieilli mais pas brisé. Il avait 35 ans à son arrestation ; c'est un vieil homme qui revient en Europe, et ce ne sera pas à l'honneur d'Engels de se moquer de l'aspect physique de celui qui a traversé ces douze années d'épreuves.

---

<sup>44</sup> Engels rendra hommage à l'action de Bakounine pendant l'insurrection de Dresde en écrivant : « A Dresde, le combat des rues dura quatre jours. Les petits-bourgeois de Dresde – la « garde nationale » –, non seulement ne participèrent pas à cette lutte, mais ils appuyèrent la progression des troupes contre les insurgés. Ceux-ci, par contre, comprenaient presque exclusivement des ouvriers venus des quartiers industriels environnants. Ils trouvèrent un chef capable et de sang-froid dans la personne du réfugié russe Michel Bakounine, qui fut fait prisonnier par la suite... » In *Bakounine et les autres*, Arthur Lehning, 10/18, p. 170.

Des milliers de révolutionnaires ont été emprisonnés ou exécutés après les événements de 1848-49, et très peu de ceux qui sont sortis après de longues années de prison ont trouvé la voie de la révolution sociale. Il est difficile de comprendre véritablement le sens du parcours politique du révolutionnaire russe sans prendre en considération cette coupure. De la révolution de 1848 à la veille de la constitution de l'AIT, Bakounine est absent de la scène politique européenne. Il prend littéralement douze ans de retard. Pendant ce temps-là l'auteur du Manifeste est devenu celui du Capital : une considérable évolution intellectuelle a eu lieu.

On peut dire, en guise de conclusion sur l'activité de Bakounine pendant les révolutions de 1848, que ni à Prague ni à Dresde il n'avait voulu l'insurrection, mais qu'une fois déclenchée, il y a participé du mieux qu'il a pu. Au contraire de Marx, il a connu les combats, il a vu des hommes mourir, il a vécu ce qui attend les révolutionnaires qui échouent. Il sait ce que coûte l'aventurisme. On ne doit donc pas s'étonner que Bakounine déclare que toute tentative de déclencher une révolution par des moyens fictifs n'a « guère de chance d'être justifiée aux yeux de ceux qui savent combien lourdes sont les conséquences des grandes commotions sociales pour la majeure partie des pauvres gens. » (IV, 407)

« ... un parti qui, pour arriver à ses fins, s'engage délibérément et systématiquement dans la voie de la révolution se met dans l'obligation d'assurer la victoire. » (IV, 404)

Ce Bakounine-là tranche singulièrement avec celui que nous présente l'imagerie d'Epinal ...

Ce n'est pas la moindre ironie de l'histoire que Bakounine, qui ne s'intéressait en 1848 qu'à la question de la liberté des Slaves, ait été amené, à son corps défendant, pourrait-on dire, à diriger une insurrection dans une ville allemande pour la liberté et l'unité de l'Allemagne, et qu'il ait subi pour cela douze années de captivité. Avec un peu d'emphase, mais non sans quelque raison, l'historien Jules Michelet a écrit : « Le jour où le vieux cri germanique se fit entendre : "Qui veut mourir pour la liberté de l'Allemagne ?", un Russe se présenta aux premiers rangs, et pas un patriote n'y fut avant lui. Quand l'Allemagne sera l'Allemagne, ce Russe y aura un autel. <sup>45</sup> »

Est-il besoin de préciser qu'aucun autel ne se dresse en Allemagne en l'honneur de Michel Bakounine <sup>46</sup>?

---

<sup>45</sup> *Bakounine et les autres, op. cit.* p. 196.

<sup>46</sup> On pourrait dire à propos de la Tchécoslovaquie ce que Michelet disait de l'Allemagne. Il n'est pas certain cependant que la population tchèque et slovaque apprécierait aujourd'hui d'avoir un Russe comme héros de leur indépendance nationale. (Pas plus que les Allemands, d'ailleurs).

I. – La « Confession » de Bakounine.....	1
II. – En Allemagne .....	4
III. – Le Congrès slave .....	6
IV. – Après Prague.....	15
V. – L'Appel aux Slaves .....	20
VI. – L'alliance germano-slave.....	30
VII. – La seconde révolution.....	34
VIII. – Conclusion sur Prague.....	39
IX. – Dresde .....	40